

Marguerite Fournier-Néel

(1901-1997)

Couverture : *Madame Fournier au secrétariat de la Diana*, cliché Roger Garnier.

Première partie

Témoignages

Marguerite Fournier-Néel

(1901-1997)

Marguerite Fournier nous a quittés le 5 juillet 1997. Elle avait 96 ans. Auteure en 1968 d'un livre consacré à l'histoire de Montbrison, elle avait été pendant de nombreuses années bibliothécaire de la Diana. En 1980, elle avait fait partie de l'équipe fondatrice de *Village de Forez*.

Nous l'aimions : nous aimions son intelligence et son talent d'écrivain, sa bonté et sa malice, sa profonde humanité et l'attention qu'elle avait pour les autres, sa foi sans mièvrerie ni moralisme, son esprit amoureux du passé et de l'histoire de sa ville mais aussi sa curiosité d'esprit et la façon qu'elle avait de se tourner vers l'avenir : à plus de 80 ans, elle suivait des cours d'anglais au Centre Social et commença à écrire des poèmes. Elle se tenait au courant des événements du monde et de Montbrison.

Marguerite Fournier savait qu'elle avait encore des choses à dire et à transmettre. Dans les dernières semaines de sa vie, elle nous a reçus, Joseph Barou et moi, dans sa chambre de la maison de retraite et nous parlait de ce Montbrison d'avant 1914 qu'elle avait connu, rassemblant ses souvenirs pour que nous puissions en faire quelques articles. Mais elle s'informait aussi de chacun de nous et des nouvelles de la ville.

J'ai rencontré Marguerite Fournier pour la première fois en 1966, lorsque j'ai adhéré à la Diana. C'est par elle que je me suis initié à l'histoire de Montbrison. Un peu plus tard elle me fit lire le manuscrit de son *Montbrison, cœur du Forez* qui devait connaître un grand et juste succès. Lorsque parut en 1994 mon *Histoire de Montbrison*, le premier exemplaire fut pour elle et je lui portai chez elle, avenue Alsace-Lorraine. Elle était contente pour moi et, en quelque sorte, elle me passait le flambeau : c'est un moment que je n'oublierai pas parce que c'est elle qui avait su me faire aimer et connaître l'histoire de cette ancienne capitale des comtes de Forez dont, jeune professeur, arrivant au lycée de Montbrison en 1965, je ne savais presque rien.

La traversée du siècle

La vie de Marguerite Fournier a traversé le siècle. Marguerite Néel - son nom de jeune fille - était née à Montbrison à l'aube du XX^{ème} siècle, en 1901, dans cette maison de l'avenue Alsace-Lorraine où elle a passé toute sa vie et où elle est morte. Elle était la fille de Jean, dit Joannès Néel et de Henriette Marie Françoise Josserand. Son père était artisan menuisier, d'une famille originaire de Roche. Ses parents lui firent faire de bonnes études : élève de la Madeleine, elle obtint le brevet supérieur. Elle aurait voulu continuer ses études. Mais il n'était pas encore entré dans les mœurs que les jeunes filles fassent des études supérieures.

Marguerite Fournier apprit donc la sténographie, la dactylographie et un peu de comptabilité ; puis elle entra comme secrétaire aux établissements Chavanne-Brun qui venaient de s'installer à Montbrison : elle a évoqué pour Joseph Barou et moi, cette période de sa vie dans l'un

de nos derniers entretiens. Mais sa mère la reprit avec elle : elle devait finir d'apprendre tout ce qu'une jeune fille devait savoir faire pour tenir sa maison et pouvoir se marier : une autre époque...

En 1924, Marguerite Néel épousa Victor Fournier, agent d'assurances et journaliste à Montbrison. En mémoire de son époux, décédé en 1976, Marguerite Fournier-Néel a, après cette date, souvent signé ses articles Marguerite V. Fournier ou Marguerite Victor-Fournier : fidélité à un si long chemin fait ensemble. Trois filles sont nées de leur union : Geneviève (« Ginette », Mme Buvat), Bernadette, (« Dadou », Mme Pouvaret) et Marie-Thérèse (« Poucette », Mme Michard). Elles lui ont donné dix petits-enfants et vingt et un arrière-petits-enfants.

C'est avec son mari que Marguerite Fournier entra en journalisme. Elle collaborait avec lui : il était le correspondant du *Nouvelliste* et du *Mémorial* et le fut ensuite de la *Dépêche*. Elle a ainsi suivi l'actualité locale pendant plus de quarante ans, faisant son article quotidien, rendant compte des événements de la ville, faisant les comptes rendus d'audience des séances de la cour d'assises et écrivant, lorsque l'actualité manquait de matière, des dizaines d'articles d'histoire locale.

Pendant les vacances, toute la famille montait à Lérigneux.

Pendant les années de la guerre et de l'Occupation, Marguerite Fournier enseigna l'histoire et la géographie à l'institution de la Madeleine. Puis elle avait ensuite repris son métier de journaliste, prenant sa retraite en 1967.

L'attachement à sa ville et à son pays forézien n'empêchèrent pas Marguerite Fournier de parcourir le monde et de visiter le Canada, l'U.R.S.S., l'Espagne, l'Italie mais aussi l'Algérie et l'Egypte.

L'historienne de Montbrison

Son travail de journaliste et le goût de l'écriture qu'il lui avait donné, sa passion et son enseignement de l'histoire, ses dons d'observation tout au long d'une longue vie, avaient permis à Marguerite Fournier de publier - on l'a dit -, en 1968, un livre consacré à l'histoire de sa ville : *Montbrison, cœur du Forez*. Le succès qu'il rencontra était bien mérité et trois rééditions attestent qu'il correspondait bien à l'attachement que les Montbrisonnais ont pour l'histoire de leur ville. Elle avait cédé ses droits sur son ouvrage à la Ville de Montbrison qui a publié une 4^{ème} édition, augmentée de nouvelles photographies. Son œuvre est donc aujourd'hui, grâce à elle, la propriété de tous les Montbrisonnais.

Le titre *Montbrison, cœur du Forez* a d'ailleurs popularisé cette expression qu'elle avait été la première à employer dans un ouvrage collectif sur le département de la Loire auquel elle avait collaboré : et ici, en effet, près de la salle de la Diana et du tombeau de Guy IV, nous sommes bien au cœur de l'histoire de la province...

Marguerite Fournier était bibliothécaire de la Diana : elle rédigea pour le Bulletin les comptes rendus, toujours très vivants, des assemblées trimestrielles et, parfois, des excursions annuelles : il fallait, pendant les assemblées de la Diana, la voir prendre des notes en sténo à toute vitesse pour ne rien manquer de ce qui se disait...

Marguerite Fournier a aussi participé à la naissance, en 1980, de la revue d'histoire locale *Village de Forez* et elle lui a donné, jusqu'à son dernier souffle, de nombreux articles qui étaient toujours très appréciés des lecteurs.

Sa plume était à la fois érudite et alerte. Elle avait été formée à la bonne école qu'est le journalisme : il faut, à l'instant, noter beaucoup de choses, faire très vite le tri de l'essentiel et de l'accessoire, remarquer les détails et les paroles significatifs, rédiger très vite, ne pas être trop long, écrire pour être compris de tous : discipline qui impose aussi de maîtriser parfaitement la langue française et d'être capable de donner du style à un « papier » pourtant voué à l'éphémère.

Marguerite Fournier avait ainsi acquis et gardé le «coup de patte» de la journaliste et le sens de l'anecdote qui éclaire un sujet. Elle savait écrire.

Deux exemples de ce talent d'écriture :

Dans ses souvenirs d'enfance, Marguerite Fournier raconte la modernisation par son père de son atelier de menuiserie :

Mon père fut le premier à installer, au début du siècle, des machines-outils, transformant ainsi son atelier de menuiserie à la main en atelier de «menuiserie mécanique»... Ces machines marchaient au gaz, mues par un énorme moteur à volant placé au fond de l'atelier sur un bâti de ciment, qui tournait en faisant un bruit sourd accompagnant de sa voix de basse la voix grinçante des scies (...)

Dieu sait si cette innovation effaroucha les Montbrisonnais. «Ces machines brûlent le bois» disaient-ils d'un ton sentencieux en passant devant la porte de l'atelier. Peu s'en fallut que mon père ne perdît tous ses clients !

Tout est dit dans cette histoire : le progrès technique et la résistance au progrès...

Un autre exemple : dans ses souvenirs de chroniqueur judiciaire, Marguerite Fournier évoque le retour vers la gare de Montbrison du bourreau qui vient de procéder à une exécution capitale :

C'était le 10 février 1948, le jour du Mardi gras. Fidèle à la tradition, je faisais de bugnes et avais ouvert la fenêtre du rez-de-chaussée d'où se répandait sur l'avenue une délicieuse odeur... Mon chat se chauffait au soleil, déjà ardent pour la saison ; tout était calme dans le quartier ; quelques voyageurs montaient à la gare, et, parmi ceux-ci, un petit monsieur bien mis, escorté de deux solides gaillards. C'était Desfourneaux, «l'exécuteur des hautes œuvres» et ses aides qui, leur besogne terminée, allaient reprendre le train dans lequel voyagerait leur sinistre machine !

Et il se produisit cette chose inouïe : après avoir humé l'air parfumé de mes bugnes, le petit monsieur se mit à caresser mon chat qui en ronronnait de plaisir... Je crois même qu'il lui parla gentiment, en ami des bêtes, lui qui, quelques heures auparavant, avait envoyé deux malheureux hommes au trépas ! (...)

Que de contradictions dans le comportement des humains !

En tout cas, la caresse de cette «main tachée de sang» ne porta pas bonheur à Mickey qui mourut la même année.

L'engagement dans les affaires de la cité

Marguerite Fournier fut, au cours de deux mandats (1953-1959 et 1959-1965), conseillère municipale de Montbrison, alors qu'André Mascle et Louis Croizier étaient maires de la ville. Elle avait été l'une des premières femmes à entrer au conseil municipal, ce qui n'était pas pour elle un mince sujet de fierté. Elle fit partie du groupe qui rénova la bibliothèque municipale.

Croyante et généreuse, Marguerite Fournier s'occupa de nombreuses activités paroissiales et sociales : elle militait au Secours catholique, faisait partie d'un groupe d'A.C.I. (Action Catholique Indépendante) et de l'Association montbrisonnaise d'aide aux lépreux. Elle fit longtemps partie du conseil d'administration de la Maison Jean-Baptiste-d'Allard. Elle donna des cours d'alphabétisation aux étrangers. Elle visita pendant de nombreuses années les personnes âgées de la maison de retraite.

Quant à ses samedis après-midi, ils étaient consacrés, nous l'avons dit, à la Diana et au service de sa bibliothèque. Celle-ci ne fonctionnait pas, comme aujourd'hui, au «Jacassoir» mais dans le petit bureau inconfortable et mal chauffé qu'occupent aujourd'hui, sous la houlette de Robert Périchon, les archéologues : la convivialité y était la même.

Marguerite Fournier n'aimait guère les conflits. Mais lorsque la ville fut coupée en deux par le conflit du Centre Social et de la Municipalité, elle se refusa à choisir et, ostensiblement, garda son amitié à ceux qui dans les deux camps s'affrontaient et participa aux activités organisées de chaque côté, agissant discrètement pour calmer les esprits et maintenir les liens qui pouvaient être maintenus. Lorsqu'en 1993, un hommage public lui fut rendu à la Diana, Joseph Barou, parlant au nom de *Village de Forez* et du Centre Social, rappela ce fait. Le docteur Poirieux, maire de Montbrison, vint lui dire, après la séance, qu'il avait bien fait de dire quel rôle Marguerite Fournier avait alors joué.

Homages

Marguerite Fournier reçut en 1993 l'hommage de ses amis et de tous ceux qui l'estimaient : la Diana et *Village de Forez* publièrent en commun un "Marguerite Fournier raconte..." qui rassemblait tous ses articles, regroupés par thèmes et auxquels elle avait accepté d'ajouter quelques-uns de ses poèmes. Ce recueil avait été préfacé par le comte Olivier de Sugny, président d'honneur de la Diana et magnifiquement illustré par des dessins de Claude Beaudinat. Le vicomte Maurice de Meaux, président de la Diana lui rendit hommage au nom de cette société savante. Joseph Barou et Jean-Paul Jasserand prirent aussi la parole au nom de *Village de Forez* et de cette communauté des journalistes dont elle avait été si fière de faire partie.

Les deux chefs-d'œuvre de ce recueil de Marguerite Fournier étaient incontestablement ses *Souvenirs d'enfance* et ses *Souvenirs de cour d'assises*.

Les premiers, publiés en 1984, avaient été écrits, à l'origine, pour Elisabeth, l'une de ses petites-filles qui avait souhaité recevoir, pour ses vingt ans, cet inestimable cadeau de sa grand-mère : le récit de son enfance. Ce cadeau profite aujourd'hui à tous : c'est une évocation tendre et précise du Montbrison de la Belle Epoque et de la vie d'une famille d'artisans avant la grande Guerre.

Les *Souvenirs de cour d'assises* furent publiés un peu plus tard : l'étonnante mémoire du chroniqueur judiciaire qu'elle avait été lui permettait de faire revivre l'époque où les séances de la cour d'assises de la Loire se tenaient dans l'ancienne chapelle de la Visitation de Montbrison. Marguerite Fournier sut évoquer avec talent tout l'apparat de la cour d'assises où la présence du jury rappelle que les jugements sont rendus «au nom du peuple français», mais aussi faire revivre les figures, souvent hautes en couleur de tant de magistrats et d'avocats, drapés dans leurs robes rouges ou noires, venus juger ou défendre des accusés livrés à la curiosité du public, odieux ou pitoyables - souvent les deux à la fois. Le talent et l'extraordinaire mémoire de Marguerite Fournier nous restituaient ainsi tout un pan de l'histoire de la ville.

Ces souvenirs sont maintenant de l'histoire : la victoire de la mémoire sur l'éphémère et l'oubli. La victoire de la vie sur la mort.

Marguerite Fournier avait été aussi honorée de deux distinctions, bien méritées : elle était chevalier des Arts et Lettres et chevalier de l'ordre des Palmes académiques. Francisque Ferret, vice-président de la Diana et le docteur Poirieux, maire de Montbrison, lui avaient remis ces distinctions.

Le cinéma aussi lui avait rendu hommage à sa manière puisque Geneviève Bastid avait tourné pour la télévision un film dont Marguerite Fournier était "l'actrice" principale : la réalisatrice avait, en effet, souhaité évoquer son enfance à Montbrison pendant l'Occupation et se souvenait de celle qu'elle appelait "Tante Guite"...

Une longue vieillesse

Ces dernières années Marguerite Fournier avait bien du mal à se déplacer. Elle continuait cependant d'écrire, parfois directement sur sa vieille machine à écrire - habitude gardée du journalisme -, regardait la télévision, recevait ses amis, rassemblait pour les fêtes tous ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants : pour tous, elle était "maman Guite". Un arbre généalogique, rassemblant les noms de tous, avec leurs photographies, était affiché dans la salle où elle se tenait habituellement, en jetant un œil sur les passages de l'avenue Alsace-Lorraine.

Les épreuves ne lui avaient pas manqué : elle avait perdu successivement son mari (1976), sa fille Bernadette Pouvaret ("Dadou") qui était professeur de dessin à Verrières et qui fut aussi un peintre de talent (1986), l'un de ses petits-fils, François Michard, mort à 28 ans (1988), son frère Henri Néel, ancien artisan menuisier, qui avait fait beaucoup de théâtre amateur à Montbrison, et qui vécut ses dernières années avec elle (1991). Ces deuils l'avaient profondément atteinte mais sa foi chrétienne lui permit de les supporter vaillamment.

Elle fut active jusqu'au bout : on venait la chercher pour aller à une conférence, assister à un concert ou à un opéra à Saint-Etienne, écouter les communications de l'assemblée de la Diana. En 1997, elle donna encore un article – sur saint Aubrin, patron de Montbrison - à *Village de Forez*. Ne pouvant finalement plus vivre seule, elle était entrée depuis quelques mois à la maison de retraite et avait donné une partie de ses archives à la Diana.

Entourée par les siens, Marguerite Fournier est revenue mourir dans sa maison natale de l'avenue Alsace-Lorraine.

Le conseil municipal de Montbrison a observé, lors de sa séance de juillet 1997, une minute de silence à la mémoire de Marguerite Fournier. *La Tribune-Le Progrès* et le *Bulletin municipal* lui ont consacré un article. La Diana lui a rendu hommage par la voix de Francisque Ferret et de Noël Gardon. *Village de Forez* lui consacre ici un numéro spécial : hommage mérité de toute une ville mais aussi des historiens et des amateurs d'histoire et qui marque notre reconnaissance et notre affection à cette vieille dame qui, avec tant de jeunesse d'esprit, avait su raconter, avec son cœur, leur propre histoire aux Montbrisonnais.

Claude Latta

Marguerite et Victor Fournier, nos parents

Nous ne pouvons pas parler de notre mère sans l'associer à notre père. Ils ont mené ensemble le dur combat de la vie. Ils vivaient un peu en osmose, l'un complétant l'autre.

Toute notre enfance, nous avons vu maman penchée sur sa machine à écrire travaillant tantôt pour l'assurance, tantôt pour le journal. Nous avons une maman très occupée, soucieuse d'assister, de seconder son époux. Pourtant, elle n'aimait pas le travail de l'assurance mais celui de journaliste correspondait à son besoin de découvertes et lui procurait de grandes joies. Elle n'accordait pas un grand intérêt aux tâches ménagères - notre père était là pour veiller discrètement à la bonne marche de la maison. Maman ne souhaitait pas que papa s'occupe de "ses affaires" mais en réalité, elle était ravie. L'efficacité de notre père était une aide précieuse.

Nos parents partageaient des activités artistiques au cours de leurs veillées, après des journées bien remplies. Ensemble ils faisaient de la pyrogravure. Ensemble, ils "repoussaient" l'étain, le cuivre pour différents objets, des encadrements de glace, tableaux. Ils faisaient de la peinture émaillée, de petits tapis. Maman confiait à une couturière les travaux ordinaires, elle prenait plaisir à broder les robes de ses filles, à faire de la tapisserie.

Elle souffrait de ne pouvoir consacrer plus de temps à ses enfants mais nous, les filles, ayant toujours connu cette situation, nous la trouvions normale. Nous étions des petites filles heureuses. Nos parents étaient là, sur place, dans la maison. Ils étaient très occupés mais proches de nous. Nous avons aussi la chance d'avoir nos grands-parents habitant la même demeure.

Lorsque, tard le soir, nos parents avaient quitté leur travail, ils nous accordaient beaucoup d'attention et nous prodiguaient une grande tendresse. Maman surveillait de près la scolarité de ses "mies". Elle souhaitait le meilleur pour nous. Dès l'âge de sept ans, nous avons débuté un instrument de musique : piano pour les deux aînées, violon pour la benjamine.

A Montbrison, en 1936, il n'y avait pas d'établissements secondaires pour les filles. Seuls les garçons pouvaient passer la première partie de baccalauréat au petit séminaire. Maman choisit, avec tristesse, de nous mettre "internes" au lycée de Roanne. En classe de sixième, je dus quitter le lycée à la fin du deuxième trimestre pour cause de maladie. Pour que je ne prenne pas de retard, maman me fit donner des cours particuliers. Elle assistait à la leçon de latin... Elle y prit un tel plaisir qu'elle continua seule l'étude de cette langue. En classe de première, nous faisons ensemble les versions latines.

Deux mois de vacances c'est long pour des parents surchargés de travail et des enfants vite désœuvrés... Nous aurions aimé partir en vacances avec la colonie organisée pour les enfants du patronage. A cette époque, seuls les garçons étaient admis. A notre connaissance, rien n'était organisé pour les filles. Nous nous contentions de suivre notre père faire le traditionnel reportage dans la montagne et de regarder avec envie les petits "colons" s'ébattre dans la nature. Pendant deux ou trois années, nos parents nous confièrent, durant le mois d'août, aux religieuses de la Providence de Rigaud. Par la suite nous avons passé les plus belles vacances de notre vie à Lérigneux. Notre père restait à Montbrison, maman était avec nous, nous en profitions pleinement.

A la rentrée de 1939, c'est la drôle de guerre. Le pensionnat de la Madeleine ouvre un cours secondaire. Pour nous, ce sont les retrouvailles avec la douceur de la vie familiale. Maman assure des cours d'histoire et de géographie à l'institution.

Adolescence, jeunesse, maman est là : elle est notre confidente, notre guide. Nos parents sont toujours aussi débordés ; ils nous confient des responsabilités. Nous prenons une part de plus en plus active à la vie de la maison. A cela vient s'ajouter le problème du ravitaillement. Au fil du temps, les restrictions deviennent de plus en plus sévères. Tout est rationné. Avec mes soeurs,

les jours de congé scolaire, nous courons la campagne à vélo à la recherche de fromages, oeufs, beurre. Chaque jour, maman cuit à l'eau une grande marmite de pommes de terre pour compléter les rations de pain.

L'exode amène en face de notre demeure un jeune couple parisien et leurs deux petites filles... Deux autres enfants naîtront à Montbrison. Avec mes soeurs, nous faisons du "baby-sitting". Peu après, le jeune père est arrêté par la Gespato et emmené en déportation d'où il ne reviendra pas.

Des liens très forts se créent et notre cercle de famille s'agrandit pour toujours. De retour à Paris en 1945, la famille restera profondément attachée à Montbrison, à *tante Guite* et *oncle Vic*, nos parents.

Le mariage nous éloigna de Montbrison l'une après l'autre. Jusqu'à ces dernières années, maman adressait, chaque semaine, une longue lettre dactylographiée à chacune de nous, une partie était commune, l'autre plus personnelle. Ainsi la vie familiale se poursuivait et elle nous tenait informées des événements de la cité.

Dégagée des obligations de sa vie professionnelle, maman consacra son temps à la vie associative. Nombreuses sont les activités dans lesquelles elle s'impliquait, assurant très souvent le travail de "rapporteur", de secrétaire de réunion.

Elle aimait le temps des vacances qui permettait les rassemblements familiaux et les visites de ses proches. Maman ne concevait pas de vacances sans voyage. Malgré un "voyage-catastrophe" en Egypte où elle avait contracté une maladie virale et était revenue très malade, elle n'avait pas renoncé à ce temps "d'évasion". Elle ne voulait plus partir qu'en compagnie de ses enfants. C'est ainsi qu'en 1990 (elle était dans sa quatre-vingt-dixième année) nous l'avons emmenée en Grèce où elle se révéla un guide remarquable ayant fait ce même voyage trente ans auparavant avec notre père. Nos compagnons de route étaient étonnés des connaissances de cette vieille dame.

Nous pourrions encore parler longuement de notre mère. D'une grande discrétion, elle était sensible aux besoins de notre société et répondait sans compter aux appels qui lui étaient adressés.

Elle a été pour nous une mère exceptionnelle. La richesse de sa vie intérieure nous a été confirmée, après sa mort, par la lecture de ses notes intimes.

Elle se savait la gardienne de l'unité familiale et remplissait admirablement ce rôle. Tous ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants ne pourront oublier l'amour, la paix, la joie que leur aura donnés *Maman Guite*.

Geneviève Buvat-Fournier

Maman Guite

Très vite, j'ai senti que ma grand-mère était différente des autres grand-mères, qu'elle avait quelque chose de plus, que les autres ne possédaient pas. D'abord, pour parler d'elle, on disait simplement Maman Guite, ce qui la distinguait immédiatement des autres "mémés" ou grand-mères. Et c'est vrai que ces autres noms ne lui allaient pas ; on ne pouvait pas l'imaginer autrement qu'avec ce nom chantant, gai et affectueux de Maman Guite. Elle-même d'ailleurs ne se sentait pas "grand-mère" dans l'âme. Un jour, elle avait été très vexée d'une réflexion que je lui avais faite (car, comme moi, elle était très susceptible) après lui avoir rendu un petit service : *Tu sais, Maman Guite, je t'aide parce que tu es vieille*. J'avais tout de suite senti son visage se fermer, et le poids de ma gaffe ; alors, quelques minutes plus tard, j'étais revenue la voir, un peu ennuyée : *Maman Guite, je ne voulais pas te faire de la peine, la prochaine fois, je ne dirai pas que tu es vieille, je dirai que tu es âgée*. Mon explication n'avait sans doute pas dû la convaincre mais elle avait ri de bon coeur.

Oui, c'était une femme en avance sur son temps ; et j'étais impressionnée par sa culture : quand, avec ma soeur Babette, nous passions les vacances à Montbrison, tous les jours à une heure moins le quart, Papa Vic allumait le poste pour le jeu des mille francs : Maman Guite répondait à toutes les questions et nous étions ébahies quand nous constatons que tout était juste ; bien sûr parfois, il y avait quelques "os", des domaines qui lui étaient moins familiers. Quand Roger Lanzac passa à Montbrison (je me rappelle qu'il n'arrivait pas à prononcer correctement Vizézy - sa langue fourchait avec les "z" et tout le public lui soufflait). Maman Guite s'était présentée au jeu radiophonique ; elle n'avait pas pu gagner les 1 000 F car elle n'avait pas eu de chance avec les questions ; mais c'était égal : de l'assistance, nous étions si fières de voir Maman Guite sur le podium en vedette !

Pour moi, Maman Guite, c'est aussi le cliquetis d'une machine à écrire : en fermant les yeux, je revois le bureau des grands-parents, et Maman Guite, fidèle au poste, assise devant sa machine ; des machines, j'en ai toujours vu défiler et de plus en plus perfectionnées car il fallait se mettre à la page ; mais on gardait toujours les anciennes et c'est comme ça que moi aussi j'ai fait mes premières armes. Maman Guite m'avait appris les rudiments (elle donnait des cours de dactylo dans une école, je ne sais plus laquelle), et je passais des heures à côté d'elle à écrire à la machine les histoires et les poèmes que je venais d'inventer et que l'on allait montrer le lendemain à la mairie à Mademoiselle Chatelard.

Car, pendant les vacances, nous suivions - un peu - le rythme de travail des grands-parents. Ainsi, en fin d'après-midi, nous partions avec Maman Guite faire la tournée pour le journal : d'abord à la mairie, comme je viens de le dire, pour l'état civil (on discutait un moment avec Mademoiselle Chatelard des prénoms des bébés qui venaient de naître), puis nous nous rendions au commissariat pour les objets trouvés, et parfois au tribunal.

En chemin, on rencontrait des tas de gens qui s'arrêtaient pour discuter avec Maman Guite ; je n'étais pas peu fière d'être la petite-fille d'une dame si connue dans Montbrison. Je l'avais été encore plus, un jour où nous avait accostées une Montbrisonnaise qui après m'avoir regardée attentivement s'était exclamée : *Dites, Madame Fournier, cette petite-fille, vous ne pouvez pas la renier, qu'est-ce qu'elle vous ressemble !* Et c'est vrai que j'avais le même regard noir, vif et volontaire que ma grand-mère.

J'ai dit que Maman Guite était en avance sur son époque ; elle faisait partie du conseil municipal et les femmes y étaient rares à ce moment-là ; parfois il lui est arrivé de remplacer Monsieur le Maire, et de marier des jeunes gens ; tout cela se passait dans la bonne humeur et les plaisanteries ne manquaient pas. Et quel prestige j'avais alors auprès de mes amies de Clermont, lorsque je leur racontais que j'avais assisté à des mariages où c'était ma grand-mère qui portait l'écharpe tricolore ; devant leurs yeux ébahis, je sentais bien que j'avais une grand-mère hors du commun.

Cécile Buvat

Marguerite FOURNIER

Dès notre arrivée à Montbrison en janvier 1940 nous avons été accueillis par notre voisine Madame Fournier. Ses filles ont apporté des jouets à nos petites de quinze mois et deux ans. Nous avons laissé notre mobilier à Paris, mon mari étant affecté spécialement aux ateliers B. transférés, provisoirement pensions-nous, dans cette petite ville inconnue. Je n'avais qu'un peu de linge et le landau jumeaux.

Madame Fournier me proposa de me faire effectuer le tour de Montbrison et elle m'emmena à l'hôtel-Dieu où naîtrait en juin mon troisième bébé. Elle m'y présenta aux religieuses de la maternité. Puis elle me fit découvrir la ville, "sa" ville, qu'elle aimait tant : la collégiale Notre-Dame dont les vitraux aux vives couleurs plurent à mes petites, la rue Tupinerie bordée de commerçants, le Vizézy au courant rapide, la grande place de la mairie et la source d'eau minérale, le jardin d'Allard où les enfants s'ébattaient librement.

Madame Fournier prit le temps de me présenter à la bibliothécaire qui devait m'être si précieuse, et à quelques commerçants, avant de nous arrêter à la poste, ce bureau de poste où j'irai déposer tant de courrier et de colis de la Croix-Rouge pour mes cousins prisonniers. Mais ce n'était alors que la "drôle de guerre" et nous ignorions tout de ce que nous allions subir à partir de cette année 1940.

M'ayant ainsi documentée, Madame Fournier se hâta de rentrer. Elle secondait son mari, représentant d'une compagnie d'assurances, qui recevait les clients de la plaine et de la montagne. Ils n'hésitaient pas à lui demander conseil.

Il était aussi le correspondant pour Montbrison d'un journal stéphanois et dictait les nouvelles à Madame Fournier qui tapait sans relâche sur sa grande machine à écrire. Elle y faisait notamment les comptes rendus des audiences du tribunal auxquelles elle assistait. Elle envoyait aussi au journal des billets pleins d'humour.

La paroisse faisait appel à elle pour son secrétariat, avec tout ce que nécessitait de plus en plus l'entraide ; il fallait non seulement mettre les feuilles dactylographiées sous enveloppes mais aller les distribuer et revenir bien vite, passer du bureau à la cuisine où mijotait le repas. Elle montait chercher sa vieille maman qui demeurait à l'étage et invitait souvent son frère célibataire qui s'activait à sa menuiserie à côté du fabricant de cercueils au fond du jardin.

En février Madame Fournier m'invita à amener mes petites à la fête de la Purification : découverte de la splendide église Notre-Dame illuminée, pleine d'enfants. Ce fut l'occasion de rencontrer des familles de toute la ville et d'être présentées.

Le 23 juin ma troisième fille naquit à la maternité au moment où les troupes allemandes traversèrent Montbrison, heureusement sans s'arrêter, au grand soulagement des réfugiés de zone occupée parmi lesquels des familles juives qui ne portaient plus l'étoile.

Mon mari avait installé l'électricité dans une ferme des environs, en échange d'un lopin de bonne terre où il put récolter haricots et pommes de terre, si précieux en ce temps de restrictions.

Après avoir ramassé des airelles dans les bois et des châtaignes, mes enfants y découvrirent, la neige venue, les glissades en luge. Madame Fournier évoquait son enfance nous racontait l'histoire du Forez avec son inimitable don de conteuse. Se plonger dans le passé effaçait la lourdeur de l'Occupation. J'étais privilégiée d'avoir mon mari près de moi alors que tant de mes voisines tremblaient pour le leur, prisonnier dans l'Allemagne bombardée.

Les sirènes sonnaient de plus en plus souvent l'alerte. Des maquisards s'installaient dans les bois.

Un quatrième petit, un fils, nous était né en 1942 et j'attendais le cinquième, en 1944, alors que la guerre s'intensifiait. Le bombardement de Saint-Etienne fit de nombreuses victimes. Montbrison accueillit des enfants stéphanois. Six cents jeunes soldats allemands étaient arrivés pour faire leurs classes. La Gestapo se mit à perquisitionner. Mon mari essaya de mettre à l'abri une voisine juive traquée après l'arrestation de son mari et il fut arrêté avec elle devant la gare de Saint-Etienne.

C'est alors que Madame Fournier m'aida à faire face au drame et s'occupa de mes enfants et de moi comme si nous étions de sa famille. Elle m'aida dans mes recherches, si délicates, au commissariat de police. Elle rassurait mes petites dont les nuits étaient agitées de cauchemars et qui, à l'heure du train, remontaient l'avenue vers la gare, espérant le retour de leur papa... Madame Fournier s'efforçait de les distraire, leur préparait de bons goûters. Elle se mettait au piano pour les faire chanter et danser avec ses filles.

Elle emmena même mes deux aînés de six et sept ans capables de grimper les dix kilomètres jusqu'au village de Lérigneux, à mille mètres d'altitude où étaient ses filles plus au calme pensions-nous qu'à Montbrison. Mais des miliciens survinrent, pourchassant les maquisards et les enfants se trouvèrent au milieu de la *bataille de Lérigneux* que Marguerite Fournier évoqua si bien plus tard lors de sa commémoration.

Mon bébé venu mort-né avait été inhumé au cimetière et ce fut elle encore qui fleurit la petite tombe avec les fleurs de son jardin.

Je restai des semaines sans parvenir à savoir ce qu'était devenu mon mari jusqu'à ce que me parvienne un mot lancé d'un train de déportés et ramassé par un courageux cheminot. Mon Pierre était vivant !

Papa ne sait pas que j'ai quatre ans ! soupira ma petite Annie le jour de son anniversaire. Après l'avoir rassurée, Tante Guite l'emmena au magasin de la rue Tupinerie où un petit sac rouge lui faisait tant envie qu'elle avait de grosses larmes en répétant : *je le veux trop, trop, trop...* Et Tante Guite lui dit : *le voici, c'est de la part de ton Papa, qui ne peut pas te l'offrir mais qui serait content de te voir sourire !*

A Paris, l'appartement de mes parents avait été saccagé, et mon mobilier du même coup, par les derniers Allemands s'enfuyant à la Libération. Ils avaient découvert la cachette où mon père avait préservé depuis 1940 manuscrits et précieux objets d'Université. Pensant que mon mari, à son retour que je voulais croire proche, arriverait à Paris plutôt qu'à Montbrison, je décidai de rentrer dès que mes enfants seraient guéris de leur bronchite. Tante Guite m'aida à faire mes valises tout en me répétant avec son mari que leur maison nous serait toujours ouverte, qu'ils étaient notre "Oncle Vic" et notre "Tante Guite", notre famille de Montbrison.

Et ce fut bien vrai. Nous avons une vraie seconde famille en Forez. Plus tard, nos petits-enfants et arrière-petits-enfants continueraient à se rencontrer avec les descendants Fournier, après que mes parents, mes frères et des amis eurent fait la connaissance des Fournier et que ceux-ci furent venus à Paris, comme leur fille Bernadette qui demeura chez nous pendant ses années d'études de dessin. J'avais repris un travail professionnel et il m'était précieux de l'avoir près de moi comme une soeur aînée de mes enfants. Elle les emmenait à Montbrison aux petits congés scolaires. Mon fils y apprenait à bricoler, à manier les outils d'un petit établi de menuisier. Tante Guite apprenait à Françoise à utiliser la machine à écrire et l'emmenait aux audiences du tribunal. La conscience professionnelle était si habituelle auprès d'eux qu'un soir où Oncle Vic emmenait Annie (sept ans) sur sa bicyclette pour porter le courrier à la gare, elle s'était écorché le talon dans un rayon mais n'avait pas voulu le retarder. *Va vite au train, je t'attends sur le trottoir*, lui dit-elle tandis qu'elle saignait.

La bonne humeur régnait dans la famille Fournier. J'avais admiré leur calme devant un échec à un examen, un accident assez grave, une longue maladie, une escroquerie compromettant leur situation. Ce qui eut pris dans ma famille une tournure dramatique ne les

démontait pas. Combien la vie auprès d'eux était épanouissante ! A dix ans, ma petite Annie appréciait fort de pouvoir partir se promener à bicyclette sans multiples recommandations ni défenses. "Faire confiance" était la règle. Excuser les fautes. Encourager. Apprendre à rebondir.

Et participer à tout ce qui contribuait à faire régner la bonne entente, à élever le niveau culturel et moral. Marguerite participait aux activités de la société archéologique la Diana dont elle m'avait fait admirer la superbe salle ogivale. Quand elle devint conseillère municipale elle prit sa tâche très à coeur et je remarquai le soin qu'elle prenait de personnaliser ses souhaits aux jeunes mariés quand elle remplaçait le maire, la joie qu'elle éprouva de faire accepter pour une nouvelle rue le nom de Charles de Foucauld et pour une autre, très éventée, celui de... Pique-bise.

Comme elle aida Geneviève à réaliser son film mettant en parallèle le Montbrison 1910 de son enfance et celui des années 1940 de ma fille !

Quand Oncle Vic et Tante Guite s'arrêtaient deux ou trois jours à Paris pour prendre l'avion qui les emmènerait en Italie, en Espagne ou en Terre sainte, comme c'était bon d'écouter leurs projets et, au retour, leurs impressions de voyage ! A mon prochain passage à Montbrison, quel plaisir de regarder les photos si vivantes et qu'ils commentaient gaiement.

Avec le poids des années la marche devint pénible à Marguerite mais elle continua tant qu'elle le put à prendre chaque lundi le petit car pour monter à la maison de retraite et elle m'y emmena revoir Soeur Blandine que j'aimais tant depuis 1940 ! Elle était fidèle, chaque soir, à la messe dans la chapelle de la Sainte-Vierge de la Collégiale et elle montait au monastère des soeurs de Sainte-Claire malgré le raidillon...

Madame Fournier exprimait en touchants poèmes sa joie à la naissance de ses petits et arrière-petits-enfants, célébrait les vingt ans d'une petite-fille, savourait, chaque printemps, son jardin fleuri... Mais ce qui m'a le plus frappé c'est sa sérénité vite retrouvée après des deuils cruels : mort de son mari, d'une fille, d'un petit-fils qui n'avait pas trente ans. Et quand une de mes petites-filles du même âge mourut c'est tout naturellement que ses parents ont voulu qu'elle repose au cimetière de Montbrison, près de la tombe des Fournier, après que nos deux familles eussent prié ensemble à la collégiale Notre-Dame.

Voici que Marguerite y a rejoint les siens et que Montbrison peut être fière d'avoir été "sa" ville.

Suzanne Lallement

Il y a au coeur du Forez...

Il y a au coeur du Forez une bien jolie petite ville : Montbrison.

En 1944 : Victor et Marguerite Fournier y vivent au 13, avenue Alsace-Lorraine, dans une grande maison, avec leurs trois filles : Ginette, Dadou et Poucette.

Ils sont assureurs... et journalistes.

Un jour, leur voisin, réfugié avec sa famille, est arrêté par la Gespato. Marguerite recueille l'aînée des quatre enfants et c'est ainsi que je deviens, à six ans, leur quatrième fille... "à la mode de Bretagne". Marguerite me surnommait "ma Fanchon", je l'appellerai "ma tante Guite".

En ce temps-là, ma journaliste de Tante Guite ne manque aucun procès d'assises au tribunal de la ville. Elle doit me garder un jour à ses côtés pendant une audience ; comme elle je gribouille des signes cabalistiques sur un calepin... pour l'aider. C'est mon premier compte-rendu !

A la maison : Deux bureaux en vis-à-vis. Tante Guite tape vite, très vite sur la *Remington*. Oncle Vic relit à haute voix le récit qui naît. J'écoute avec ravissement les douceurs et les fureurs des événements de la ville, mes premières leçons d'histoire...

Il y a : La voix menue rassurante de Tante Guite qui ne s'élève jamais mais se ponctue de petits rires amusés, d'intonations moqueuses, parfois pointues, mais toujours justes et indulgentes dans le dire.

Elle dit : "Mon p'tit" à ceux qu'elle aime.

Il y a : Dans son fin visage ridé, des yeux sombres, si vifs, si mobiles... Je sais qu'ils voient en même temps le dedans et le dehors des êtres et des choses...

Il y a : La silhouette menue, presque fragile, vêtue souvent de couleurs claires que Tante Guite aime, qui arpente sans se lasser en millions de pas, sa ville et son Forez... et plus tard le vaste monde aussi : tout voir, tout apprendre... Tout l'intéresse !

Elle ne conduira jamais une automobile.

Il y a : La mémoire fabuleuse, infaillible et précise de Tante Guite. Combien de fois ai-je eu honte, même devenue... bien grande, de m'entendre dire : "Mais enfin Fanchon, tu ne t'en souviens donc plus ?"

Mais si, je me souviens :

Des soirs de mai où l'on cueille au jardin roses et dahlias pour fleurir la Vierge à la collégiale Notre-Dame et y réciter le chapelet.

Des allées et venues entre bureau et cuisine où mijotent rates et quenelles, avec en prime le parfum d'un lait de poule pour guérir et consoler la petite fille triste.

Des mois de mars où Tante Guite emmène sa tribu de filles là-haut sur la montagne photographier les premiers champs de narcisses et de jonquilles. Elle saura si bien conter aux lecteurs du journal le parfum, la beauté des jours et des rites de son cher Forez ! Elle m'apprend alors à l'aimer fort aussi.

Des oeufs qu'on monte aux Clarisses pour qu'il fasse beau le jour où les filles de la maison se marient...

De Yourka et Dora, deux petites chiennes qui furent bien choyées par leur maîtresse...

De la caserne qu'on détruit un jour, au bout de l'avenue, pour "moderniser" et que je pleure fort. Tante Guite me dit, un peu moqueuse, qu'il faut bien que les choses et les lieux évoluent et que les gens doivent être mieux logés... leçon de civisme.

De la bibliothèque, alors encore en mairie, où je l'aide à classer les ouvrages et mélange allègrement Lecomte de Lisle et Rouget de Lisle... L'érudite historienne s'amuse et veille.

Des piles d'enveloppes à préparer pour les rencontres de sa chère Diana.

De son écharpe bleu, blanc, rouge de conseillère municipale le jour où elle marie mon jeune frère... et de sa rosette bleue des Palmes académiques.

Du bureau qui se transforme en salle à manger familiale le premier de l'an ou autres jours de fête pour accueillir petits et arrière-petits-enfants de plus en plus nombreux. Leurs frimousses égaient le mur du bureau en un magnifique arbre généalogique aux photos rieuses.

Du petit salon entre jardin et bureau, tapissé des si belles aquarelles de Dadou et François et aussi d'Agnès. Tante Guite y écoute sa chère musique, les confidences aussi des uns et des autres. Elle aime la télévision et brille au jeu des *Questions pour un champion*.

Du banc sous le poirier, au jardin où les soirs d'été l'on tente ensemble de se consoler de trop lourds chagrins ; Oncle Vic, Dadou, l'Oncle Henri, François et ma fille Nolwenn, tous partis, si tôt, si vite. Tante Guite m'apprend à accepter.

Tu as plus de quatre-vingt-cinq ans et :

Tu aimes toujours les friands et les gâteaux au bon chocolat... Mais tu as peu de goût pour les tisanes... et encore moins pour les médicaments !

Tu "cours" les festivals de musique en Forez. L'été de tes quatre-vingt-treize ans, je m'alarme de ne pas te trouver encore levée pour aller ensemble au marché du samedi. "Mais tu sais bien, ma Fanchon, je me suis couchée passé minuit, il y avait un concert à ..."

Le lundi : tu montes à la maison de retraite entourer "mes petites vieilles"... qui ont parfois vingt ans de moins que toi...

Le mardi : tu enseignes le français que tu parles et écris si bien aux jeunes étrangers nouveaux venus dans la ville.

Le mercredi : tu reçois les enfants du catéchisme et aussi une grande fille "pas comme les autres" à qui tu fais écouter de la belle musique et que tu régales d'un gâteau fait maison.

Le samedi : jour de marché et de ta chère Diana.

Les autres jours tu ne cesses de lire, d'écrire, d'écouter et de te souvenir sans cesse...

Ma dernière visite vers toi, à la Toussaint, l'an dernier :

Je découvre pour la première fois tes cheveux devenus blancs. Tu portes un manteau de laine parme et je te sens si fragile à mon bras pour aller fleurir ensemble nos aimés disparus.

Nous parlons avec tendresse de la Vie qui s'écoule.

Tu te moques encore gentiment et ton rire perle, si gai encore.

Tu es belle et sereine.

Tu m'appelles *Ma Fanchon*, je te réponds *Ma Tante Guite*.

C'est la dernière fois, et pourtant il reste

Au coeur du Forez une bien jolie petite ville : Montbrison.

A Toulon, décembre 1997

Françoise Lallement-Caharel

Générosité

Maman Guite, comme toute la famille Fournier, c'est la générosité sans demande en retour. C'est la liberté donnée à l'autre sans pression. C'est la table accueillante où l'on déguste quenelles savoureuses et fourme parfaite.

C'est la bonne humeur assurée, la fermeté sans excès, le four ouvert pour y mettre les pieds gelés au retour d'une balade en luge, le casse-croûte que l'on emporte à dix ans pour une promenade à bicyclette qui vous emmène "où l'on veut" sans de multiples recommandations ou défenses.

C'est la brique chaude que l'on vous apporte sous le couvre-lit, la petite chambre glaciale, c'est le dernier baiser avant d'aller chercher "sa" pastille au-dessus, chez Mémée Néel...

C'est toujours l'inaltérable présence d'une chaleur humaine... La bonne soupe qui chauffe tandis que la machine à écrire crépite et qu'Oncle Vic, la cigarette aux lèvres, dicte avec quelques difficultés l'article qui doit arriver à temps...

Ce sont les réunions de famille où chacun donne le meilleur de soi-même pour être au mieux avec les autres (même aux enterrements).

Bref, Maman Guite résume une époque où l'humanité connaissait encore l'humour et la joie de vivre, le désintéressement et la philosophie nécessaire à être bien ensemble.

Anne-Marie Lallement

Témoignage

Ecrire sur Madame Fournier, ce n'est pas facile. Il y a beaucoup de personnes qui ont écrit de longues lignes sur elle, sa vie, ses activités...

Je peux rapporter quelques réflexions qu'elle me tenait lors de nos conversations ces toutes dernières années.

Elle savait être au service des autres : auprès des personnes qu'elle visitait à la maison de retraite, dans l'aide qu'elle distribuait à l'Entraide montbrisonnaise, par sa présence dans l'équipe du Secours catholique.

A tous, elle manifestait beaucoup d'attention. Jusqu'aux derniers mois, elle reçut Elizabeth, une pensionnaire de la maison de retraite qu'elle aimait comme un enfant. Elle lui témoignait de l'affection et la gâtait. "C'est si simple – disait-elle – de faire plaisir."

Quand je lui faisais remarquer combien elle était forte devant les malheurs, elle me répondait qu'elle le devait, "non à sa force", mais "à la chance qu'elle avait d'être capable de résister à tout". "Mais – ajoutait-elle – en vieillissant, j'ai peur de tomber dans la confusion". Elle avait alors 95 ans...

Elle me disait :

"Quand je dors mal, je médite tout à loisir. J'évoque le temps écoulé et parfois je savoure les bons moments d'une longue vie. D'autres fois, ce sont les malheurs, les heures douloureuses inévitables qui viennent me tenir compagnie. Alors, je prie..., la vie m'a enseigné à écouter, à regarder, à apprécier les autres. Si j'ai critiqué, ce n'est jamais dans un sens négatif."

"J'ai aimé lire, beaucoup lire les historiens, les poètes, les romanciers, les conteurs. Toute lecture est enrichissante. J'ai goûté l'écriture, écrit des poèmes pas trop compliqués qui exprimaient une vision de la vie. C'est une gymnastique qui me plaît. Qu'importe ma production qui me reste personnelle."

"*Montbrison, cœur du Forez* : écrire ce livre fut pour moi très important. C'était essentiel de faire mieux connaître ma ville."

"J'ai écouté et mon métier me mit au cœur de l'information. J'ai recueilli des confidences. J'ai vécu des situations parfois drôles, parfois dramatiques. J'ai employé ma vie à voir, à comprendre, à goûter, à partager."

Les dernières semaines, Madame Fournier les vécut un peu dans l'indifférence aux événements extérieurs, mais pas à ceux qui avaient trait à sa famille. Les siens, c'était toute sa vie. Il n'y avait rien au-dessus de ses filles.

C'est simplement qu'elle *ferma son parapluie*, expression qu'elle employa pour me signifier, alors je partais en voyage, que certainement nous ne nous reverrions plus. Elle est partie, consciente de laisser une vie bien remplie, riche d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants.

Elle s'est éteinte doucement, sereine, chez elle, dans cette maison où elle était née le 19 février 1901.

J'ai connu avec elle une vraie amitié.

Rolande Charlat

Madame Fournier au conseil municipal

Je ne me souviens pas de ma première rencontre avec Madame Fournier. Certes, je lisais avec attention les articles que Monsieur et Madame Fournier publiaient dans le *Mémorial*. La vie locale y était rapportée avec force détails, sans jamais de méchanceté. Ils traduisaient le caractère d'une vie locale encore traumatisée par la guerre, repliée en plusieurs classes non réconciliées, fidèles à de vieilles querelles fournissant périodiquement de bons chevaux de bataille pouvant entraîner des braves gens.

Des élections approchaient. On prépara une liste et pour la première fois dans l'histoire municipale, on songea à inscrire deux femmes : Madame Fournier et Madame Serre, femme d'un architecte connu. C'était vraiment un événement ! Je crois que j'en ai été un partisan ardent. Plus tard... le nombre des candidates passa à quatre.

Sa famille paternelle étant très montbrisonnaise et très honorablement connue, elle insista pour que l'on ajoutât son nom de Néel ; elle était avant tout Marguerite Néel.

Je rapporte ces petits détails pour bien lier Madame Fournier à ses racines. S'il y avait eu une distinction particulière pour les anciennes familles de la cité, nul doute que Madame Fournier l'eût obtenue ou réclamée !

Jamais un éclat de voix ou une discussion orageuse : elle écoutait et enregistrant les remarques saugrenues. Elle semblait parfois absente du conseil, rêveuse. C'était une erreur. Subrepticement, elle prenait des mots en sténo et avait donc mieux que quiconque des repères pour glisser d'une voix douce ses conclusions... Elle avait écouté, ô surprise.

Déroutante la petite dame frêle... avec une apparente faiblesse qui subira les coups durs de la vie grâce à sa foi avec une formidable résistance...

Elle fut fidèle à l'équipe municipale même si elle pressentait, en 1971, un échec. Elle continua à oeuvrer sans se soucier des étiquettes, à l'action sociale, fut secrétaire trésorière à l'Entraide Sociale, étant très heureuse de pouvoir distribuer des colis ou des secours aux nécessiteux, sa mémoire prodigieuse lui permettant de les connaître et de les accueillir sans embarras.

Je suppose que sa carrière de journaliste (son mari décède en 1976) sera évoquée par un autre ami, comme sa participation à l'activité de la Diana, chroniques étoffées, comptes rendus fertiles, commentaires justifiés. Elle me rappelait un jour une petite scène de la vie locale. Après les enterrements, le journal publiait la liste des personnalités participantes. C'était toujours les mêmes ! mais une omission ou un décalage dans l'ordre de la liste suscitait un petit incident ; cela l'amusait, vu la puérilité du motif... Elle se contentait d'en sourire.

Je savais qu'elle appréciait beaucoup la musique. Grâce à des amis, elle se rendait aux concerts à Saint-Etienne.

Il ne m'appartient pas d'étendre mon petit récit au-delà.

Lire ses souvenirs est un régal pour ceux qui ont connu Montbrison d'il y a cinquante ans ou plus et son livre sur l'histoire de la ville reste un guide irremplaçable. Elle me demanda de le préfacier et plus tard eut la gentillesse de refuser de changer sa présentation... fût-elle imparfaite. J'en fus très touché car les fidélités sont rares.

Je regrette de ne pouvoir rapporter d'autres actions de Madame Fournier, véritable érudite qui mérita plus que d'autres la médaille de chevalier des Arts et Lettres, hélas remise trop discrètement pour ses amis. Elle cacha son plaisir, bien sûr elle jugeait sans illusion les honneurs, elle qui avait assisté à des dizaines de remises de médailles toujours accompagnées d'une liste de mérites... souvent allongée.

Elle garda sa prodigieuse mémoire jusqu'au bout. Madame Claudie Petit, s'occupant de *Dynamic Jeunes*, avait fait un travail sur les lavoirs et hésitait sur la signification du mot "plate". Je lui dis : "Une seule personne vous donnera la solution, Madame Fournier, je m'en charge". Sans hésitation, Madame Fournier me fournit la réponse... Elle avait quatre-vingt-quatorze ans...

A sa mort, comme dit un dicton arabe, une bibliothèque a disparu.

Voilà un survol bien léger, d'une longue vie. Je n'apporte qu'un brin de souvenirs dans une grande gerbe méritée par cette extraordinaire Montbrisonnaise.

Merci à Madame Fournier pour tout ce qu'elle m'a apporté personnellement et à tous mes concitoyens qui, comme moi, ont parfois méconnu l'érudite modeste et un brin malicieuse : ce qui aide à mieux garder son souvenir.

André Mascle
ancien maire de Montbrison

Madame Fournier et la Diana

Les vieux fidèles de la petite histoire, voire de la grande, n'aiment guère les éloges qui leur rappellent trop un témoignage essentiellement passager malgré une nécessaire utilité de ces témoignages. Pourtant cette petite histoire d'un "pays" est génératrice de la grande qui ne se bâtit que par la transmission - il est vrai souvent déformée - aux générations qui se succèdent.

Madame Victor Fournier en aura connu trois ou quatre et si différentes. Celle de "l'avant 1914" dont les derniers survivants ne sont qu'une poignée, celle de "l'entre-deux-guerres" précédant la nouvelle épreuve de 1939 à 1945 et enfin celle que l'on nomme les "trente glorieuses" ayant entièrement changé nos modes de vie en accélérant le rythme des habitudes et les comforts. On peut même ajouter qu'elle est entrée aussi dans l'univers de la cybernétique dont on devine à peine les conséquences.

J'aurais voulu la situer dans cet espace de plus de quatre-vingt-dix années entre sa naissance et la fin du siècle parmi le monde qui sépare ces deux périodes : de la naissance de l'électricité à celle de l'arrivée des satellites. Entre elles, l'automobile, la radio, la télévision, l'informatique... Il faut songer qu'à sa naissance le chemin de fer n'avait guère que cinquante ans, et que Montbrison, sa ville, était presque encore à l'orée de 1789, ses remparts en moins. Mais tous ces souvenirs ont été évoqués déjà dans la publication conjointe de la *Diana* et de *Village de Forez* faite en 1993. Elle y contait sa jeunesse sur l'avenue de la Gare tracée lors de l'arrivée du chemin de fer aux années 1960, début de l'extension de la ville dans cette direction à travers le parc du château de Charlieu déjà détruit depuis le début du XIX^{ème} siècle. Son père, M. Néel, dont on devine le portrait d'artisan modèle, y avait installé son atelier de menuiserie devenue une affaire prospère bénéficiant dès avant l'arrivée de l'électricité d'un moteur à gaz remplacé rapidement par des moteurs électriques. Elle a aussi vécu l'histoire de la première voiture automobile avant 1914, du premier avion, tandis que son père l'emmenait - ce qui était à vrai dire un privilège assez rare - dans son break à cheval, très loin, jusqu'à Saint-Jean-Soleymieux !

Cette ascendance industrielle était remplie des certitudes enseignées alors : Dieu, le travail, la famille, la patrie, mots qu'il ne faut plus prononcer sous peine d'excommunication du "politiquement correct" mais que Marguerite Fournier n'a jamais reniés. Il faut se souvenir qu'elle fréquenta alors l'école et le pensionnat des religieuses Saint-Charles où régnait une rigoureuse discipline avec une grande économie de moyens. Elle s'y rendait par les rues pavées (je les ai connues il y a une quarantaine d'années encore) en longeant les vieux hôtels particuliers de la rue Saint-Pierre ou de la rue Martin-Bernard, déjà désertés par leurs propriétaires tant ils étaient incommodes et obscurs. Sûrement aussi passa-t-elle devant la Diana dont elle ne songeait pas à devenir la bibliothécaire un demi-siècle plus tard tant sa façade devait être mystérieuse. C'était durant le grand massacre de 1914-1918 dont le grand témoin est le monument aux morts de cette ville.

Marguerite Fournier obtint à la fin de cette guerre son brevet, diplôme encore bien rare, qui préparait à la fonction enseignante, situation recherchée à cette époque où le baccalauréat était réservé aux élèves des grandes villes ou aux enfants des privilégiés.

Elle n'enseigna pas, mais passa deux ans en tant que secrétaire à l'usine Chavanne-Brun (la CLECIM) qui venait de naître *ex nihilo* sur d'aristocratiques terres de Savigneux, autre fait d'histoire locale puisque cette industrie métallurgique est née de la guerre de 1914 seulement. Je ne sais où elle avait appris la sténodactylographie, technique presque disparue de nos jours avec les magnétophones. Elle la pratiquait avec une grande aisance. On la voyait à toutes les réunions où elle assistait, griffonner ces signes cabalistiques pour les écrits ultérieurs.

Suivant la tradition des jeunes filles "bien élevées" de l'époque elle nous disait avoir cessé son travail à l'usine avant de se marier pour apprendre la tenue de la maison, coutume encore très

significative dont on se gausse maintenant peut-être trop de nos jours où règnent les robots ménagers bien commodes.

Elle se maria en 1924 avec Victor Fournier dont les anciens se souviennent bien. Il était le fils d'un greffier du tribunal de Montbrison, institution un peu sacrée de notre ville et singulièrement menacée par le déferlement de la centralisation déguisée en décentralisation, bien sûr.

M. Victor Fournier exerça la profession d'agent d'assurance, profession toujours bien représentée ici et s'était installé jusqu'à sa mort dans la maison de la famille Néel sur "l'avenue" de la Gare devenue de l'Alsace-Lorraine dans l'enthousiasme de l'après-guerre de 1914.

M. Fournier était un homme discret et aimable qui cumulait avec son portefeuille d'assurance le journalisme local en collaborant au *Mémorial*, le *Mémo* disait-on, journal de la droite départementale, concurrent de *la Tribune*, organe de la gauche du moment. On sait qu'il y avait en lutte les deux journaux locaux hebdomadaires : le *Journal de Montbrison* et le *Montbrisonnais*, échos des deux quotidiens stéphanois eux-mêmes confrontés au *Nouvelliste* et au *Progrès de Lyon* fort diffusés dans la vallée du Gier.

La collaboration des époux Fournier à la presse durera une quarantaine d'années dont notre amie a raconté les souvenirs abondants et vraiment intéressants. Elle a sûrement conforté là son goût de l'histoire locale qui sera concrétisé, longtemps après, par son livre sur Montbrison paru en 1968 et maintenant diffusé à plusieurs milliers d'exemplaires. Cet ouvrage eut le mérite de représenter en une synthèse bien présentée et simple l'histoire de la ville et de ses quartiers. Il venait après de savants essais du XIX^{ème} siècle souvent trop anciens ou trop partiels d'où son succès. Plus tard, notre ami Latta parachèvera l'oeuvre de Madame Fournier en un fort ouvrage historique publié par notre société en coédition mais en s'appuyant sur celui de Mme Fournier.

C'est un peu naturellement que Marguerite Fournier remplace Mademoiselle Serre, notre bibliothécaire bénévole de la Diana, partie à la retraite octogénaire en 1964... Et ceci durant plus de vingt ans, jusqu'à son quatre-vingt-cinquième anniversaire... Qui parlait de la retraite à soixante ans.

Chaque samedi, elle était présente dans le minuscule bureau de la Société où je l'ai déjà décrite, fidèle au poste, informée de la vie locale, toujours aussi discrète et avenante, se faufilant entre les chaises pour parvenir jusqu'à la bibliothèque de la grande salle, souvent en compagnie de notre cher Jean Bruel, hélas disparu avant elle.

L'activité des époux Fournier dans la rédaction de tous les comptes rendus des réunions pour les bulletins de la Diana a été importante : sans doute près d'une centaine couvrant un quart de siècle. Il y avait aussi la fastidieuse corvée de la préparation des bandes d'envoi du bulletin aux sept cents ou huit cents adhérents. Leur technique faisait d'ailleurs merveille, à condition d'y consacrer du temps !

Ce n'était qu'une partie des activités inlassables de Madame Fournier puisqu'elle fut aussi conseillère municipale, la première femme à ce poste, durant deux mandats. Naturellement elle s'occupa de la bibliothèque municipale naissante. Elle militait dans de nombreuses associations montbrisonnaises tant d'aspect religieux qu'humanitaire.

Ces associations, les Fournier les connaissaient très bien car leurs enfants ont remis aux archives de la Diana quelques dix mille clichés de réunions ou manifestations dont ils furent les témoins durant quarante années. Chacun sait qu'elles passent en grand nombre !

M. Fournier s'occupa aussi plusieurs années de la comptabilité des écoles catholiques. Son épouse fut durant des lustres membre du conseil d'administration de la Maison d'Allard, vieille fondation montbrisonnaise bien connue, vivant alors de la générosité de nos concitoyens grâce à des bénévoles comme elle et bien d'autres au lieu de s'en remettre aux deniers des pouvoirs publics depuis le départ des religieuses affectées à cette maison.

Lors de leur retraite, cela n'empêchait pas les Fournier de faire de longs voyages à travers le monde, notamment, je crois, en Russie, où curieusement Monsieur Fournier eut des ennuis de santé l'obligeant à faire la connaissance de la médecine moscovite.

Il mourut en 1976 laissant son épouse dans la grande maison qu'elle partageait avec son frère, autre personnage typique dont elle parle dans ses oeuvres. C'était un acteur de talent, et je le vois encore, à quatre-vingt-cinq ans sur une antique bicyclette, regagnant son atelier de menuiserie.

Marguerite Néel restait seule et elle eut, on le sait, la douleur de perdre sa fille la plus proche puisqu'elle était restée forézienne. Durant encore dix années, elle fit le trajet de l'avenue à la Diana chaque samedi pour tenir le registre de la bibliothèque avec sa large écriture fort lisible. Je la revois aussi avec beaucoup de nostalgie devant sa vieille machine au milieu de tas de livres qu'elle lisait encore continuellement même après son départ de la société où elle passait souvent.

Un dernier souvenir : la petite fête organisée pour sa décoration dans l'ordre des Arts et Lettres que je lui remis en 1984.

Rien que de banal dans tout cela diraient les intellectuels engagés mais, au contraire, que de valeurs d'engagement, de foi, de joie peut-être, de souffrance sûrement, un peu de la vie - trop dure sans doute - mais plus "conviviale" de nos ancêtres, dans un univers qui disparaît avec eux et le millénaire qui vient sans que l'on sache si les ordinateurs feront mieux que la mémoire des anciens, "une bibliothèque qui meurt après eux" selon l'adage.

Puissent ces lignes rappeler son existence bien longue aux générations qui fréquenteront peut-être la Diana, si Internet n'a pas tout détruit.

Francisque FERRET

vice-président et trésorier de la Diana

Marguerite Fournier et la presse

Au nom de la presse, M. Jean-Paul Jasserand, journaliste à Montbrison, avait pris la parole lors de la présentation du livre de souvenirs de Marguerite Fournier à la Diana en 1993. Il a bien voulu confier à Village de Forez l'entretien qu'il avait eu, alors, avec Madame Fournier.

*
* *

M. F. : J'ai fait quarante-trois ans de presse, depuis mon mariage en 1924. Au début j'ai eu des réticences à m'occuper du tribunal. C'est mon mari qui était correspondant du journal lyonnais *Le nouvelliste*. Il succédait dans cette fonction à son père, qui était greffier d'instruction au tribunal et s'occupait en même temps de la chronique du journal. Mon mari était agent d'assurances : j'étais sa secrétaire, et je me suis mise à écrire des articles pour le journal. A partir de 1926, j'ai accepté de m'occuper du tribunal : je ne le regrette pas.

A cette époque nous ne nous occupions que du texte. Les photos sont apparues après guerre. Je prenais des notes en sténo : j'avais suivi des leçons de sténo auprès de Madame Chassaing. Par la suite, j'ai même enseigné la sténo dans les écoles, notamment à la Madeleine. Je tapais les articles sur ma machine : une Underwood, et ensuite la Remington que j'utilise aujourd'hui encore. Aux assises, je prenais les plaidoiries en sténo, et à la maison, je retraduisais, j'adaptais au journal. Dans les débuts, j'allais à la poste, rue Francisque-Reymond et je transmettais le texte par télégrammes : je dictais une phrase puis stop, une autre phrase et ainsi de suite.

C'étaient les temps héroïques de la presse : je faisais même le sport : c'est à cette époque que j'ai appris à compter les ballons, au basket. Par la suite nous avons eu le téléphone : nous avons été dans les premiers à pouvoir faire installer le téléphone, nous étions prioritaires, comme les médecins et les sages-femmes. Le jour des assises, un téléphone était installé dans une salle du haut du tribunal, pour la grande presse parisienne, et nous pouvions l'utiliser.

Tous les jours il y avait de quoi s'occuper : réunions, assemblées générales, spectacles, représentations théâtrales, distribution des prix, concours de gymnastique, fête de patronages, festivals de musique. Il n'y avait ni dimanche ni jour de fête. J'avais trois enfants : cela contrariait un peu ma vie de famille, mais j'aimais bien ce travail : c'était beaucoup plus intéressant que la rédaction des contrats du cabinet d'assurances.

Ce que j'aimais surtout, c'était la chronique judiciaire. Il y avait les assises quatre fois par ans. Nous assistions à toutes les séances : à l'époque elles avaient lieu le jeudi. C'était le jour des enfants, et malgré cela il fallait que je reste au palais. Nous faisons la tournée quotidienne : la police, la gendarmerie, la mairie pour l'état civil. Certains jours l'actualité ne justifiait pas la rédaction d'un article : alors il fallait faire un "deux colonnes". On remplissait deux colonnes du journal en évoquant un épisode de l'histoire locale de Montbrison. Les gens m'ont dit : un journal, c'est trop éphémère, on le jette, il faut en faire un livre. C'est ce que j'ai fait avec *Montbrison coeur du Forez*.

La presse amène beaucoup de contacts. J'ai rencontré des gens merveilleux : des membres de la magistrature ou du clergé. J'ai connu des magistrats de valeur qui pendant les suspensions d'audiences venaient causer avec les journalistes.

Mes parents lisaient le *Mémorial de la Loire*. Il y avait aussi *La Tribune* qui était un journal de gauche. M. Desmariaux était rédacteur au *Mémorial*. Lorsque M. Desmariaux a cessé son activité, mon mari lui a succédé. *Le Nouvelliste*, qui était un journal lyonnais a supprimé sa parution à Montbrison, et nous avons continué le travail de correspondant de presse avec *le Mémorial*. Le journal arrivait par la gare : les marchands de journaux allaient chercher les paquets et ils les livraient dans les boîtes aux lettres de leurs abonnés. Nous faisons des déplacements

dans tout l'arrondissement, pour les inaugurations. Pour certains événements comme le comice de Feurs, les journaux faisaient intervenir des envoyés spéciaux.

Les journaux avaient leurs opinions. Il y avait deux hebdomadaires : le *Journal de Montbrison*, devenu par la suite *la Liberté*, et le *Montbrisonnais*. Comme ils n'avaient pas les mêmes opinions politiques, ils n'étaient pas tendres l'un avec l'autre. Si un journal qui n'avait pas les mêmes opinions que le nôtre nous a attaqués, je ne m'en suis pas occupée. Nous étions toujours bien reçus, dans tous les milieux : aussi bien à l'U.S.L., qui était de tendance communiste, qu'ailleurs. Les gens de l'U.S.L. étaient heureux de nous voir pour nous donner les résultats des concours de boules.

En ce temps-là, les femmes n'avaient pas le droit de vote. Lorsqu'il y avait des réunions électorales, mon mari voulait m'y emmener, pour le journal. Une fois, des gens ont essayé de me refouler. J'ai assisté à l'ascension des femmes qui, à présent, occupent beaucoup de postes. Les femmes sont seulement entrées dans les conseils municipaux en 1945. A cette époque deux femmes ont été désignées pour siéger au conseil municipal de Montbrison. En 1953, j'ai été élue au conseil municipal ; j'ai été la première femme de Montbrison à être élue au conseil municipal où j'ai fait deux mandats de six ans. J'aimais mieux la presse que la vie publique. J'aurais aussi aimé l'enseignement. J'ai écrit avec mon coeur et aussi ma machine. J'aimais bien écrire.

J.-P. J. : *Il y a un poème sur votre travail de journaliste : "Nos reportages". Vous expliquez que c'est peut-être par réaction au chagrin causé par la mort de votre fille, en 1986, que vous vous êtes mise à rédiger des poèmes.*

Tout semble limpide dans la façon dont vous relatez de nombreux faits, et pourtant tout n'a pas été toujours simple. Pendant l'occupation, il y avait la censure : vous alliez présenter chaque jour la copie que vous envoyiez au bureau de la censure, qui se trouvait rue des Moulins, en face de l'hôtel des Cordeliers.

L'impression qui se dégage de vos souvenirs d'enfance est celle d'un grand bonheur. Et pourtant au cours de l'entretien vous avez parlé de votre père qui avait été mobilisé à Clermont-Ferrand. Il chargeait des obus de mélinite, un explosif fabriqué à partir de l'acide picrique. Ce produit avait des influences sur la santé, et lorsqu'il venait en permission, votre papa avait le teint tout jaune. L'on imagine l'émotion que peut ressentir un enfant, en pleine guerre, en voyant son papa dont la santé se dégrade.

Ce qui frappe, dans votre ouvrage, c'est l'extrême précision des détails. Des faits vieux de soixante ans sont décrits comme s'ils avaient eu lieu hier. Lorsque, admiratif, l'on vous dit que vous avez une mémoire prodigieuse, vous répondez que vous vivez avec vos souvenirs, et que votre frère avait encore davantage de mémoire. Il a joué des centaines de pièces de théâtre et pouvait encore donner la réplique longtemps après avoir joué...

(Entretien avec Marguerite Fournier, notes recueillies par **Jean-Paul Jasserand**)

Lieux de mémoire

J'ai connu Marguerite Fournier dans les vingt-cinq dernières années de sa vie. Dans mon souvenir, j'associe son visage serein et sa fluette silhouette à quelques lieux précis où je l'ai rencontrée. Il s'agissait d'endroits qui, pour elle, avaient, je crois, une grande importance.

Tout d'abord je la revois à la Diana, non dans la grande salle héraldique, solennelle et froide - glaciale en hiver - ou dans l'actuelle salle de lecture mais dans l'ancien secrétariat, une petite pièce vieillotte surchargée de livres où elle a tenu de longues années le registre des prêts de la bibliothèque. Elle attendait paisiblement assise derrière le grand livre, donnant une âme à ce lieu de rencontres et de conversations familières qui n'avait rien à voir avec un banal local administratif. Dans les années soixante-dix s'y retrouvaient Jean Bruel, M. Parret, Roger Garnier, le père Jean Canard, le colonel de Nardin, Noël Gardon, Francisque Ferret, parfois M. de Sugny...

Discrète, elle ne se déplaçait pas et enregistrait les ouvrages que les habitués allaient glaner, qui dans un soubassement ou une vitrine de la grande salle, qui à l'étage après avoir emprunté le petit escalier de fer en colimaçon qui grinçait. Elle répondait aussi, avec bienveillance, à toute demande de renseignements, contant parfois une anecdote, rapportant un souvenir sur l'histoire de la ville et de ses gens.

Je me souviens l'avoir entendu raconter l'histoire du curé de Saint-Pierre, le père Jean-Marie Durand qui, pendant l'Occupation, avait été interrogé par un officier allemand : "Monsieur le curé, connaissez-vous des juifs ? Non, mais mon patron l'était !" avait rétorqué l'ancien combattant de 1914-1918 en se tournant vers le crucifix. Ou encore évoquer un épisode de la bataille de Lérigneux alors qu'elle était en vacances dans ce village. Elle avait passé ce moment difficile en racontant une histoire à ses filles...

Elle paraissait dans la grande salle blasonnée seulement aux grandes occasions, pour les assemblées trimestrielles dont elle assurait les comptes rendus.

Haut lieu encore pour Marguerite Fournier : la collégiale Notre-Dame-d'Espérance. Elle rendait de multiples services à sa paroisse. Elle en avait bien connu tous les curés depuis le début du siècle et elle appréciait particulièrement le père Jacques Court. Quand on annonça le départ de ce dernier pour Saint-Etienne, elle fut, comme beaucoup de paroissiens, désolée. Je la revois, un dimanche matin, sous le porche de la collégiale, assise derrière une petite table, proposer aux fidèles qui entraient pour la messe une pétition à signer. Il s'agissait de demander à l'évêque de changer ses projets... ce qu'il ne fit pas. Et elle se mit au service du successeur du père Court.

Elle n'hésitait pas à payer de sa personne. Avec une autre personne des équipes liturgiques, je l'entends encore présenter un mouvement d'action catholique à une assemblée dominicale :

- *Vie montante* est-il un mouvement de personnes âgées ?
- Pas du tout...!"

Répondait-elle avec une voix délicieusement chevrotante. Elle fut longtemps catéchiste pour les enfants des écoles publiques, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Et qui connaît un peu les enfants d'aujourd'hui mesure ce qui lui fallait d'ouverture d'esprit, de gentillesse, de patience et de sens pédagogique pour intéresser, le mercredi matin, un groupe de huit ou dix garçons et filles en leur parlant de Dieu.

A l'occasion de rencontres de catéchisme, nous nous retrouvions dans la salle Notre-Dame pour des préparations communes. Je me souviens l'avoir entendu parler de la mort lors de l'une de ces réunions. Elle disait que, pour elle, ce passage n'avait rien de dramatique et que, le moment venu, elle avait toute confiance en Dieu. Sa sérénité était impressionnante.

Troisième lieu : sa maison de l'avenue Alsace-Lorraine où elle est née et où elle est morte, lui rappelait sa famille, son père artisan mesuisier, son frère Henri qui a toujours vécu près d'elle, ses filles, son époux Victor qu'elle associait toujours dans ses articles en joignant son prénom au sien : Marguerite-Victor Fournier-Néel. Elle était fière de ses origines, des Néel, issus de Roche, dans nos Montagnes du Soir.

C'est dans la première pièce donnant sur la rue, une boutique désaffectée, qu'elle recevait gentiment ses visiteurs, près de la vieille machine à écrire, des livres, des dossiers, des albums de coupures de journaux fabriqués avec des formulaires d'assurance périmés.

La dernière fois que je suis allé dans sa maison, elle m'avait demandé d'achever pour *Village de Forez*, un petit article sur le coton de saint Aubrin. Il s'agissait d'une petite boule d'ouate, enveloppée de papier bleu, à conserver pieusement. Il était béni et protégeait les Montbrisonnais de la foudre par l'intermédiaire du saint patron de la ville, le bon évêque Albricus, un peu perdu dans la nuit des premiers siècles de l'Eglise de Lyon. Pour elle, ce n'était pas une amulette. Il n'y avait rien de magique dans cette pratique que certains pourraient trouver superstitieuse. C'était simplement une ancienne et belle coutume montbrisonnaise où s'exprimait beaucoup de confiance en la Providence.

C'est encore dans sa maison, dans la même pièce du rez-de-chaussée, que se fêta, familièrement, sa promotion au rang de chevalier des Arts et Lettres, un samedi après-midi de l'été 1984, après la permanence au secrétariat de la Diana. Je la revois trinquant sans façon avec M. de Sugny, alors président de la Diana, au milieu d'une petite foule d'habitues du samedi.

Le samedi 9 mai 1997, quelques semaines avant sa disparition, à la maison de retraite de Montbrison, nous avons vu, Claude Latta et moi, Marguerite Fournier, pour la dernière fois. Elle écoutait de la musique, les émissions de radio Fourvière dans une chambre impersonnelle. Nous allions, à sa demande, enregistrer ses souvenirs. "Il faut se dire qu'on est à l'hôtel, que ce n'est qu'un séjour temporaire" disait-elle pour ne pas penser à sa chère maison, la maison d'une vie entière, encore toute peuplée de ses souvenirs et des ombres des êtres qu'elle aimait...

Après nous avoir demandé des nouvelles de nos enfants et nous avoir parlé de sa famille, elle nous racontait avec malice des souvenirs de son enfance, de ses débuts dans les bureaux de l'usine Chavanne. Elle évoquait des Montbrisonnais, humbles ou notables, qu'elle avait connus. Pas de regret, pas d'aigreur, beaucoup de bienveillance envers tous : les autres pensionnaires avec qui elle s'était vite liée, le personnel, les visiteurs... une grande sérénité de chaque instant mêlée à beaucoup de patience et d'humilité. Une leçon pour nous tous, car il est beau de vieillir ainsi. Merci Madame Fournier.

Joseph BAROU

Adieu des petits-enfants

(Montbrison, le 11 juillet 1997, église Notre-Dame)

Maman Guite... Tu étais pour nous le premier maillon de la chaîne familiale et nous avons tous pour toi une profonde admiration.

Ta maison, toujours ouverte, nous accueillait à tout moment. Tu savais nous écouter, nous aider, sans jamais t'imposer.

Jusqu'à ces dernières années, tu as participé à tous les événements familiaux : mariages, baptêmes, communions, supportant courageusement des centaines de kilomètres.

Après de toi, nous aimions regarder les albums de photos montrant la vie de la famille, tenus à jour ou rendant vivants tes nombreux voyages.

Tu savais nous faire partager ta culture, ton amour des belles choses et ton amour pour Montbrison.

Tu tenais beaucoup à "ton premier janvier" où nous étions tous invités à commencer l'année ensemble, dans la chaleur du berceau familial.

Il y avait un cadeau pour chacun et cela faisait beaucoup de monde !

Tu étais fière de ton arbre généalogique dessiné par Agnès, ornant le mur du bureau.

Pour toutes ces richesses dont tu nous as comblés, nous t'offrons un "bouquet" de "mercis".

Adieu, Maman Guite.

(Lu par Anne-Marie)

Deuxième partie

Dossier généalogique

Les origines familiales de Marguerite Fournier-Néel

Marguerite Fournier-Néel était attachée de toutes ses fibres à ses origines montbrisonnaises et foréziennes. A Montbrison, elle avait vécu toute sa vie dans le quartier de l'avenue Alsace-Lorraine où son père et son grand-père avaient été menuisiers. Elle est née et elle est morte dans la même maison : cela doit être, de nos jours de plus en plus rare, surtout en ville !

Cet attachement à sa ville, à son quartier, à sa maison n'était pas un enfermement car Marguerite Fournier avait eu la curiosité et le goût de visiter le vaste monde et elle avait beaucoup voyagé. Mais Montbrison était sa ville, son point d'ancrage et aussi l'inspiratrice et le sujet de son œuvre d'historienne. Il était donc naturel d'aller, dans ce volume d'hommage, à la recherche de ses ancêtres et de son histoire familiale.

Les Néel, de Roche-en-Foréz

Les Néel étaient originaires des villages des Cognières, de Foin et de Rochebérane, sur la commune de Roche, dans ces monts du Forez d'où sont venus tant de Montbrisonnais. Successivement, pendant trois générations, Mathieu Néel, son fils Jean Néel, son petit-fils Mathieu Néel, sont, de Louis XIV à la Révolution, cultivateurs à Roche, alliés aux familles Malécot, Chavassieu et Brunel.

Le grand-père de Marguerite Fournier-Néel, Etienne Néel était né à Roche en 1835 : Louis-Philippe était alors le roi des Français. Fils de Pierre Néel, cultivateur et de Jeanne Marie Brunel – deux noms bien foréziens – Etienne fit un apprentissage de menuisier et vint s'installer à Montbrison. Il a 34 ans lorsque, en 1869, il épouse Marguerite Michalon dont le père, originaire de Précieux, décédé en 1861, avait été boucher. Nous sommes ainsi dans le milieu des artisans et des boutiquiers montbrisonnais, dans ce quartier de la caserne, animé par les manœuvres et les musiques des soldats et par le passage des voyageurs : la gare du chemin de fer vient d'ouvrir ses portes et Montbrison est enfin atteinte par un moyen de transport qui symbolise alors la modernité.

Le fils d'Etienne Néel et de Marguerite Michalon devient lui aussi menuisier. Après la mort de son père, Jean, dit Joannès Néel, développe et modernise l'entreprise familiale : il devient « entrepreneur en menuiserie », introduit des machines modernes dans son atelier et prend de gros chantiers, tel celui de l'école Pasteur. En 1900, il a épousé Henriette Josserand : l'année suivante naît une fille que l'on appelle Marguerite, comme sa grand-mère maternelle : c'est notre future historienne. Le siècle avait un an...

La famille maternelle

Du côté maternel, les origines de Marguerite Néel se trouvent dans le département du Rhône : sa mère, Henriette, était, certes, née au Puy-en-Velay, au hasard sans doute d'un poste dans lequel se trouvait son père, cheminot au PLM. Casimir Josserand était en effet, conducteur de la voie ferrée du PLM. Après Le Puy, il avait été nommé à Montbrison où il était venu avec sa femme Marie Berne. Nous sommes ainsi toujours dans le quartier de la gare ! Plus tard, Casimir Josserand termina sa carrière professionnelle comme surveillant de travaux aux hospices civils de Montbrison.

Les Josserand étaient originaires de L'Arbresle (Rhône), au pied de ces monts de Tarare qui barrent la route de Roanne à Lyon. Les Berne étaient de Condrieu (Rhône), au-dessus de la vallée du Rhône.

Un profond enracinement

Mais c'est à Montbrison, répétons-le, que Marguerite Néel était profondément enracinée. Le premier acte d'état civil qui concerne sa famille et qui est enregistré à Montbrison date de 1803. Le 23 nivôse an XI de la République, deux de ses trisaïeux, François Gaingard, boucher à Montbrison et Agathe Morel se marient. Ils sont nés respectivement à Feurs et à Sail-sous-Couzan mais sont déjà fixés à Montbrison. C'est leur fille, Claudine Gaingard qui épouse le boulanger Jean Michalon, venu, lui, de Précieux. Entre Claude Gaingard et Marguerite Néel, il y a deux siècles et cinq générations...

Mais le lecteur, pour s'orienter dans ce labyrinthe familial, devra se reporter à l'arbre généalogique et à la liste de noms (avec leurs références chronologiques) qui sont publiés en annexes.

L'historienne de Montbrison

Marguerite Fournier–Néel était devenue par son ouvrage *Montbrison, cœur du Forez* et ses articles publiés dans *Village de Forez*, l'historienne de Montbrison : elle parlait de sa ville et de son histoire avec talent et affection. Elle en avait une connaissance qui tenait à la fois de l'érudition et d'une tendresse qui n'allait pas sans malice. Cette profonde compréhension de l'histoire de Montbrison se nourrissait d'une longue histoire familiale.

Claude Latta

Liste des ancêtres de Marguerite Fournier–Néel

La liste des ancêtres de Marguerite Fournier-Néel est donnée selon la numérotation Sosa-Stradonitz qui est la plus couramment utilisée. Dans cette méthode, on donne le n° 1 à celui ou à celle dont on présente la généalogie. Son père et sa mère ont les numéros 2 et 3. En 4 et 5, on trouve les grands-parents paternels, en 6 et 7 les grands-parents maternels, etc.

Dans ce système, à partir du numéro 2, les hommes ont toujours un numéro pair et les femmes un numéro impair. Tout personnage de la liste a pour parents des ancêtres dont le numéro est le double du sien (le père) et le double plus un (la mère). Exemple dans la liste ci-dessous : le n° 4 (Etienne Néel) est le fils de Pierre Néel qui a le n° 8 (4 x 2) et de Jeanne Marie Brunel qui a le n° 9 (4 x 2) +1).

Remarquons, d'autre part, que dans cette liste, le nom de l'époux est suivi de celui de son épouse : Nous avons donc indiqué, par exemple au n° 4 : *Etienne Néel... époux de* : et, à la ligne suivante *Marguerite Michalon* (n° 5) qui est le nom de son épouse.

1^{re} génération :

1. Néel (Marguerite Georgette), journaliste et historienne, bibliothécaire de la Diana (Montbrison, 19 février 1901 - 4 juillet 1997), épouse (Montbrison, 22 avril 1924) de Victor Marius Fournier (Montbrison, 9 juillet 1899 - 4 avril 1976), agent d'assurances et journaliste.

2^e génération (les parents, n° 2 et 3) :

2. Néel (Jean, dit Joannès), menuisier à Montbrison (Montbrison, 27 août 1873 - 9 avril 1957), époux (Montbrison, 23 avril 1900) de :
3. Josserand (Henriette Marie Françoise), ménagère à Montbrison, (Le Puy-en-Velay, Haute-Loire, 10 février 1875 - Montbrison, 22 février 1963).

3^e génération (les grands-parents, n° 4 à 7) :

4. Néel (Etienne), menuisier à Montbrison (Roche, 1^{er} avril 1835 - Montbrison, 21 janvier 1901), époux (Montbrison, 22 septembre 1869) de :
5. Michalon (Marguerite), ménagère à Montbrison (Montbrison, 20 juin 1841 - 11 décembre 1923).
6. Josserand (Casimir Jean François), conducteur de la voie ferrée PLM puis surveillant des travaux aux hospices civils à Montbrison (L'Arbresle, Rhône, 1857 - Montbrison, 24 mai 1913), époux de :
7. Berne (Marie), ménagère à Montbrison (Condrieu, Rhône, 1850 - Montbrison, 23 mars 1908).

4^e génération (les arrière-grands-parents ou bisaïeux, n° 8 à 15) :

8. Néel (Pierre), cultivateur-proprétaire à Cognières, commune de Roche (Roche, 1801, + 1884), époux (Roche, 23 juin 1834) de :
9. Brunel (Jeanne Marie), cultivatrice à Roche (Roche, 1799 - 2 avril 1853), veuve de Pierre Gorand, remariée à Pierre Néel.

10. Michalon (Jean), boulanger à Montbrison (Précieux, 1796 - Montbrison, 1^{er} mai 1861), époux de :
11. Gaingard (Claudine), marchande à Montbrison (Montbrison, 20 nivôse an XII - ...)
12. Jossierand (Barthélemy Casimir), de l'Arbresle (Rhône), époux de :
13. Choitel (Joséphine), de L'Arbresle (Rhône).
14. Berne (Frédéric), de Condrieu (Rhône), époux de :
15. Morel (Augustine), de Condrieu (Rhône).

5^e génération (trisaïeux, n° 16 à 31) :

16. Néel (Mathieu), cultivateur aux Cognières, commune de Roche (Roche, 1753 - ?), époux (27 septembre 1779) de Gourou (Jeanne), veuf (1788), remarié (Roche, 25 janvier 1796) à sa belle-sœur :
17. Gourou (Claudine), (Roche, 1767 - ?).
18. Brunel (Jean Georges), cultivateur à Foin, commune de Roche, vivant en 1817, époux de :
19. Griot (Louise), de Foin, commune de Roche.
20. Michalon (Benoît), de Précieux, époux de :
21. Tissot (Antoinette), de Précieux
22. Gaingard (François), boucher à Montbrison (Feurs, 27 mai 1769 - Montbrison, ?), époux (23 nivôse an XI) de :
23. Morel (Agathe), de Montbrison (Sail-sous-Couzan, 22 mars 1778 - Montbrison, ?).

6^e génération (quadrisaïeux, n° 32 à 63) :

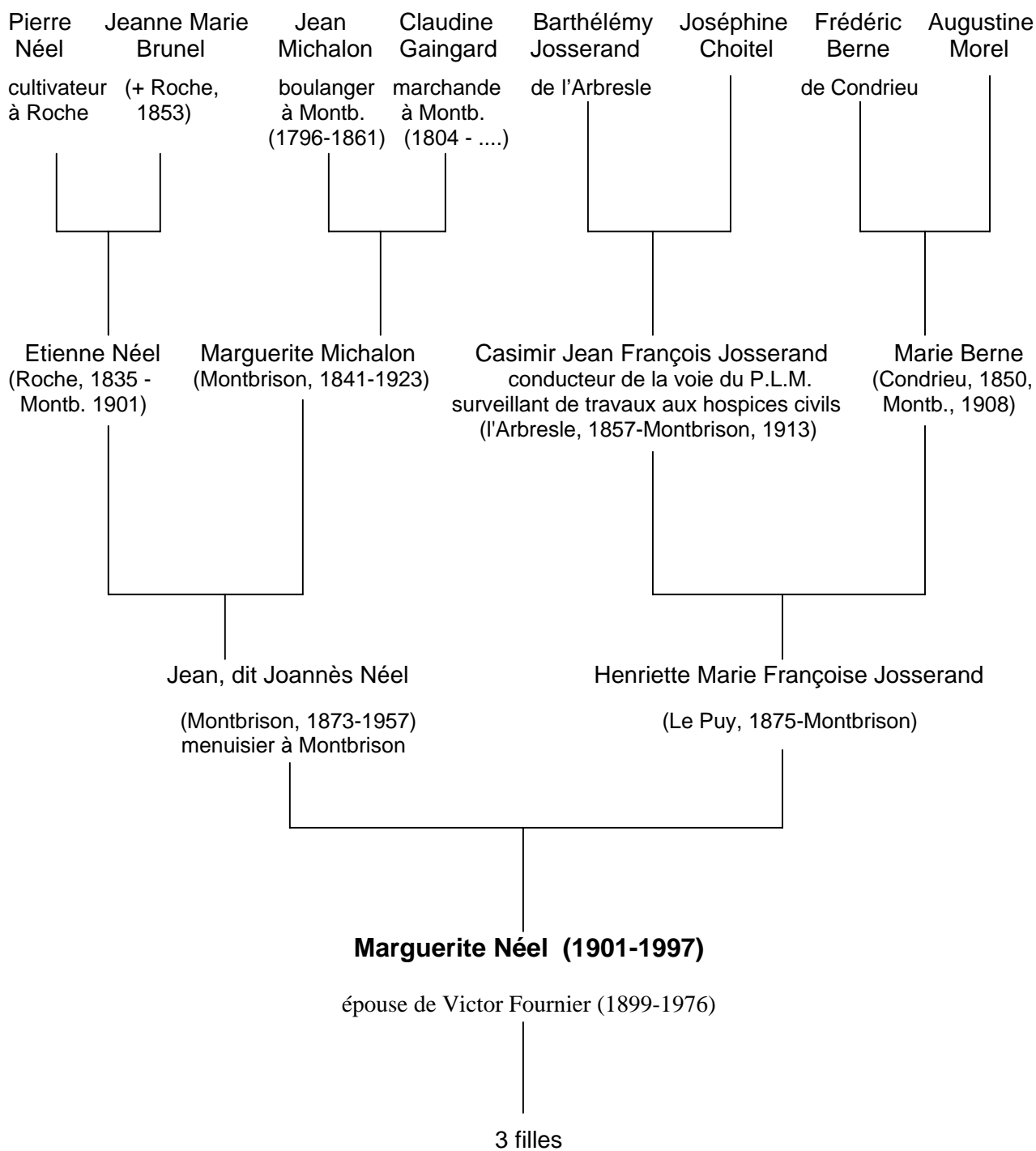
32. Néel (Jean), cultivateur à Roche (Roche, 1709 - 1764), époux (4 août 1730) de :
33. Chavassieu (Laurence), de Rochebérane, commune de Roche..
-
44. Gaingard (Pierre), marchand à Feurs vers 1760 - 1780, époux de :
45. Vivier (Anne), de Feurs.
46. Morel (François), habitant de Sail-sous-Couzan, vivant en 1802, époux de :
47. Rioland (Louise), de Sail-sous-Couzan (+ entre 1769 et 1802).

7^e Génération : Quintaïeux (n° 64 à 127)

64. Néel (Mathieu), cultivateur à Roche, né vers 1670 - 1680, époux de :
65. Malécot (Etiennette), de Lérigneux.
66. Chavassieu (Jean), cultivateur à Roche, époux de :
67. Malécot (Sybille).

Sources : état civil de Montbrison et pour la famille Néel, de Roche, (n° 16, 17, 18, 19, 32, 33, 64, 65, 66 et 67 de la généalogie), renseignements communiqués par M. et Mme Michard, d'après une généalogie établie en 1962 par Antoine Lugnier, professeur, membre de la Diana, auteur d'une histoire de Roche.

Arbre généalogique de Marguerite Fournier-Néel



(dossier généalogique établi par **Claude Latta**)

La descendance de Marguerite Fournier-Néel

Quand nous rendions visite à Marguerite Fournier, il y avait sur le mur de la salle de séjour un arbre généalogique – orné de photos – et indiquant les noms de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Elle était fière de cette famille qu'elle avait fondée, de cette vie qui continuerait après elle, de cette chaîne des générations qui est l'histoire elle-même. C'est la raison pour laquelle nous avons pensé qu'il ne pouvait pas y avoir d'hommage à Marguerite Fournier sans que cet arbre généalogique soit reproduit. Le voici donc, établi, à notre demande, par Marie-Thérèse Michard, l'une des filles de Marguerite Fournier. C.L.

Marguerite Néel (1901-1997), journaliste et historienne, épouse (23 avril 1924) de Victor Fournier (1899-1976), agent d'assurances et journaliste.

De Victor Fournier et de Marguerite Néel sont nées trois filles : Geneviève, Bernadette et Marie-Thérèse (I, II et III, noms soulignés). La postérité de chacune d'elles est indiquée en 1, 2, 3, etc. pour leurs enfants et en a, b, c, etc. pour leurs petits-enfants.

I/ Geneviève Fournier (née en 1925)

Assistante sociale,
Epouse (21 septembre 1948) d'**André Buvat**, ingénieur.

1/ Elizabeth Buvat (1949), pharmacienne

Epouse (1974) de **Bertrand Queylard**, agent d'assurances

- a/ Marie Queylard (1976)
- b/ Aude Queylard (1977)
- c/ Blandine Queylard (1979)
- d/ Charles Queylard (1980)

2/ Cécile Buvat (1951), professeur d'espagnol

De **Hervé Gandrille**, architecte :

- a/ Lise Gandrille (1974)
- b/ Rémi Gandrille (1976)
- c/ Etienne Gandrille (1981)

D'**Eric Chenaud** :

- d/ Samuel Chenaud (1997)

3/ Pierre Buvat (1955), professeur d'I.U.T.

Epoux (1981) d'**Elizabeth Saint-Criq**, professeur d'Allemand.

- a/ Clément Buvat (1984)
- b/ Claire Buvat (1986)

4/ Anne-Marie Buvat (1959), ingénieur

Epouse (1982) de **Pascal Lefebvre-Albaret**, ingénieur

- a/ François Lefebvre-Albaret (1984)
- b/ Véronique Lebebre-Albaret (1987)
- c/ Malacou Lefebvre-Albaret (1988)
- d/ Abraham Lefebvre-Albaret (1991)

II/ **Bernadette Fournier (1926-1986)**

Professeur de dessin à Verrières (Loire), artiste peintre.

Epouse (1964) de **Paul Pouvaret**, acheteur

1/ Laurent Pouvaret (1965), cinéaste d'animation, auteur de courts métrages

2/ Jérôme Pouvaret (1967), photographe de plateau

III/ **Marie-Thérèse Fournier (née en 1927)**

Epouse (1952) d'**André Michard**, ingénieur

1/ Anne Michard (1953), surveillante à l'Hôtel-Dieu de Paris

Epouse (1987) de **Philippe Macheret**, ingénieur

a/ Zoë Macheret (1988)

b/ Valentin Macheret (1992)

2/ Agnès Michard ((1954), artiste peintre

Epouse, en 1^{ères} noces, de Henry Van Schouten, dont :

a/ Iris Van Schouten (1980)

Epouse en 2^{èmes} noces **Matthias Smalbrugge**, pasteur, docteur en théologie

b/ Aurélia Smalbrugge (1990)

3/ Jean Michard (1954), ingénieur

Epoux (1977) de **Claude Ponselet**, directrice d'entreprise

a/ Arnaud Michard (1980)

b/ Bertille Michard (1982)

c/ Laurence Michard (1987)

4/ François Michard (1960-1988), Styliste

(Marie-Thérèse Michard)

Bibliographie

Articles de Madame Marguerite Fournier-Néel
parus dans la revue Village de Forez

En suivant la vallée du Vizézy, le castel de Vauberet	n° 3
Le parc des comtes de Forez	n° 5
Emile Reymond (1865-1914)	n° 5
Edouard Martel, père de la spéléologie française	n° 7
En suivant la vallée :	
. La croix des Argnats	
. La seigneurie de la Guilanche	n° 8
En suivant la vallée :	
. Le château de la Tuilière	
. Bernigo	n° 9
Etienne du Tronchet, poète de la Renaissance	n° 9
Comment fut fêté à Montbrison le mariage de l'Empereur (1810)	n° 10
Le ruisseau des Espagnols	n° 10
Le théâtre à Montbrison au XVI ^e siècle	n° 11
En suivant la vallée :	
. Le passé de Pierre-à-Chaux	
. La Selle de Saint-Martin	
. Le joli chemin des meuniers	n° 12
Montbrison s'apprête à célébrer le centenaire de la mort de Victor-de-Laprade	n° 13
Pernette à l'écran ! Pourquoi ?	n° 13
Un poisson d'avril montbrisonnaise : le drapeau de la chambre des avoués	n° 14
Comment les obsèques de Victor Hugo faillirent déclencher la bagarre au sein du conseil municipal de Montbrison	n° 15
Du Forez au Canada, des pierres séculaires ont fait revivre la mémoire d'un Français oublié : L'abbé François Lascaris d'Urfé	n° 16
Mario Meunier, le petit montagnard devenu le plus grand helléniste contemporain	n° 17
Quand Montbrison avait son marché aux vins et son poète des vignerons	n° 18
Une culture perdue : le mûrier. Quand les magnanarelles chantaient	n° 18
Montbrison, au début du siècle : souvenirs d'enfance	n° 19
. Montbrison, au début du siècle	. Les inventions du siècle
. L'éclairage	. Les moyens de locomotion
. Le cinéma	. Fêtes et spectacles
. Au théâtre	. Au cirque
. Le quatorze juillet	. Ma première école
. Nos voyages	. Nos promenades dominicales
. Montbrison, ville de garnison	. La fête-Dieu
L'inauguration du jardin d'Allard (17 mai 1857)	n° 22
Souvenirs d'audience : Vénus chez Thémis	n° 25
Hommage au Père Couturier, sa vie et son oeuvre	n° 27
Notre-Dame-d'Espérance (poème)	n° 29
Histoire de Savigneux	n° 30
Adieu, Gribiche !	n° 30

Les industries disparues : la manufacture de chapeaux de paille Paul Bonnet, fournisseur de Maurice Chevalier	n° 31
Il y a soixante ans : premières randonnées automobiles à Pierre-sur-Haute (1927-1928)	n° 34
La maison des oeuvres de Notre-Dame aujourd'hui cinéma "Rex"	n° 35
Impressions montbrisonnaises sur la Comédie de Saint-Etienne	n° 36
Les eaux minérales du Forez : Montbrison et Moingt. Quand Montbrison avait sa "Fonfort"	n° 37
Dans les ruines du théâtre antique de Moingt	n° 38
Du "Mondonium" d'autrefois subsistent la tour, la porte et l'église de Moingt	n° 38
La première foire-exposition au Jardin d'Allard, du 20 mai au 1 ^{er} juin 1936	n° 39
Avec la "Tempête" de Shakespeare, l'étang de Vidrieu a connu des nuits magiques	n° 41
Les étangs du Forez, création des comtes	n° 41
A la mémoire du poète Jules Dupin, le "Lamartine montbrisonnais", mort pour la France en 1915	n° 42
Louis Dupin, maire honoraire de Montbrison	n° 42
Quarante ans de présence à la cour d'assises de Montbrison (de 1926 à 1966)	n° 43
Comment naquirent les <i>Journées de la fourme</i>	n° 45
Autour des <i>Journées de la fourme</i> : histoire des Hautes Chaumes du Forez	n° 45
Le grand musicien Pierre Boulez au pays natal	n° 47
La <i>Société des amis du musée d'Allard</i> anima Montbrison au début du demi-siècle	n° 48
Montbrison, à l'heure de l'opérette	n° 49
Henri Néel : soixante ans de théâtre avec le <i>Groupe artistique montbrisonnais</i>	n° 54
La Providence de Rigaud, maison d'enfants Jean-Baptiste d'Allard	n° 56
Hommage aux <i>P'tits fifres montbrisonnais</i>	n° 57
Souvenirs d'une petite montbrisonnaise pendant la guerre de 1914-1918	n° 62
Les belles traditions perdues : le coton de Saint-Aubrin	n° 69-70
Souvenirs, souvenirs...	n° 71-72
Marguerite Fournier raconte... (numéro spécial édité en 1993 par <i>Village de Forez et la Diana</i>) Supplément au n° 54	
I Souvenirs d'enfance	
II Les foréziens célèbres	
III En suivant le Vizézy	
IV Montbrison	
V Souvenirs d'audience	
VI Forez, histoires et Histoire	
VII Poèmes	
<i>Hommage aux P'tits fifres montbrisonnais</i> , dans le supplément de Village de Forez n° 69-70, intitulé <i>Aux temps des P'tits fifres montbrisonnais</i> .	

(Liste établie par **Pierre DREVET**)

Table

Première partie :

Témoignages

p. 3	Marguerite Fournier-Néel (1901-1997)	Claude Latta
p. 8	Marguerite et Victor Fournier, nos parents	Geneviève Buvat-Fournier
p. 10	Maman Guite	Cécile Buvat
p. 13	Marguerite Fournier	Suzanne Lallement
p. 14	Il y a au coeur du Forez...	Françoise Lallement-Caharel
p. 16	Générosité	Anne-Marie Lallement
p. 17	Témoignage	Rolande Charlat
p. 18	Madame Fournier au conseil municipal	André Mascle
p. 20	Madame Fournier et la Diana	Francisque Ferret
p. 23	Madame Fournier et la presse	Jean-Paul Jasserand
p. 25	Lieux de mémoire	Joseph Barou
p. 27	Adieu des petits-enfants (11 juillet 1997, collégiale Notre-Dame de Montbrison)	

Deuxième partie :

Dossier généalogique

p. 28	Les origines familiales de Marguerite Fournier-Néel	Claude Latta
p. 30	Liste des ancêtres de Marguerite Fournier-Néel	Claude Latta M. et Mme Michard
p. 32	Arbre généalogique de Marguerite Fournier-Néel	Claude Latta
p. 34	La descendance de Marguerite Fournier-Néel	Marie-Thérèse Michard

Bibliographie

p. 35	Liste des articles de Madame Fournier parus dans Village de Forez
-------	---

Ce **numéro spécial** en hommage à Marguerite Fournier est un supplément au numéro 73-74 de *Village de Forez* (avril 1998).

***Village de Forez*, bulletin d'histoire locale.**

Siège social (abonnements) :

- **Centre Social** de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.
- **Directeur** de la publication : Claude Latta.
- **Rédaction** : Joseph Barou.
- **Abonnement et diffusion** : Philippe Pouzols, André Guillot.
- **Comité de rédaction** :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Monique Diaz, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1998.

Impression : Gravo-clé, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.